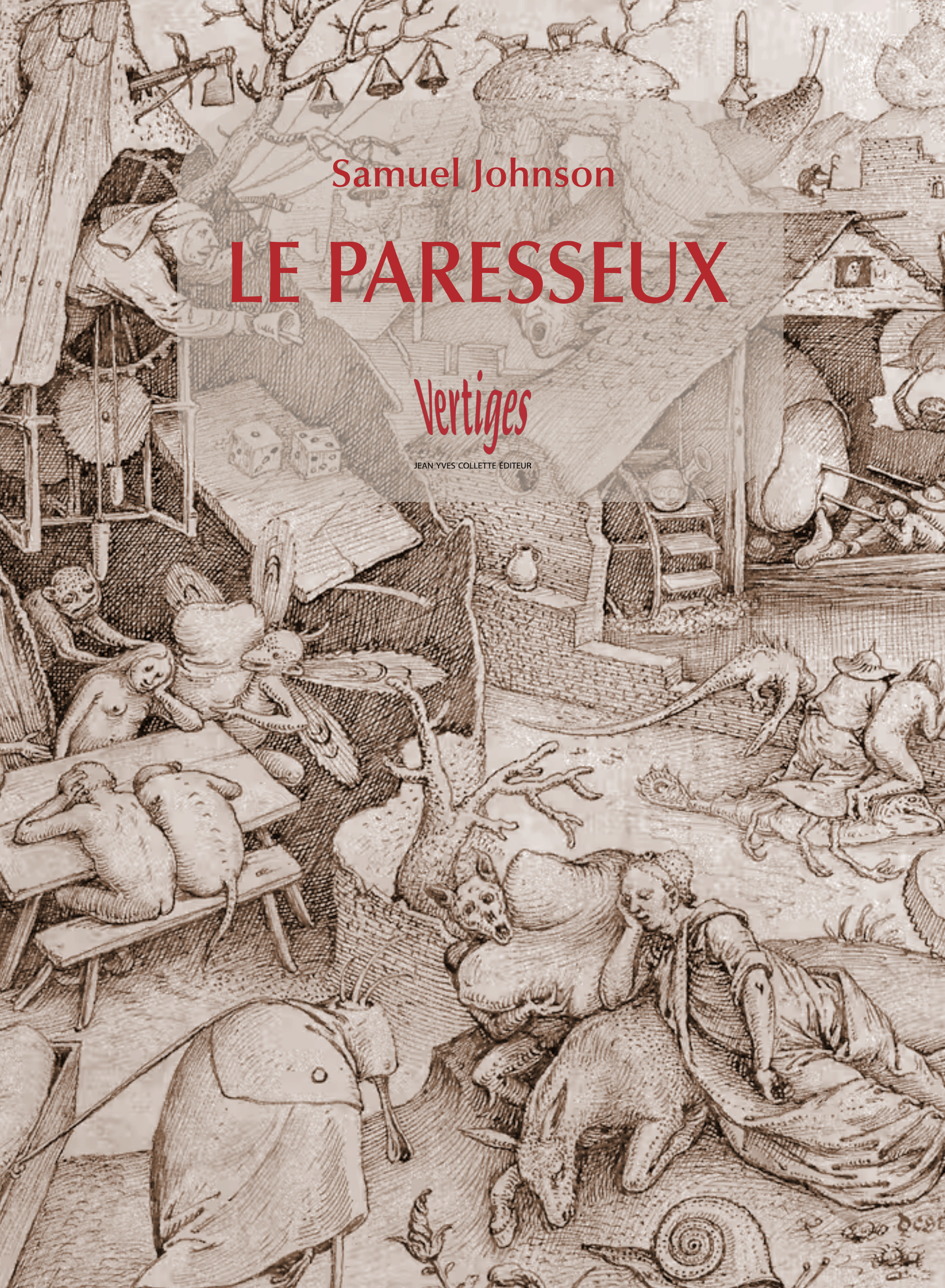


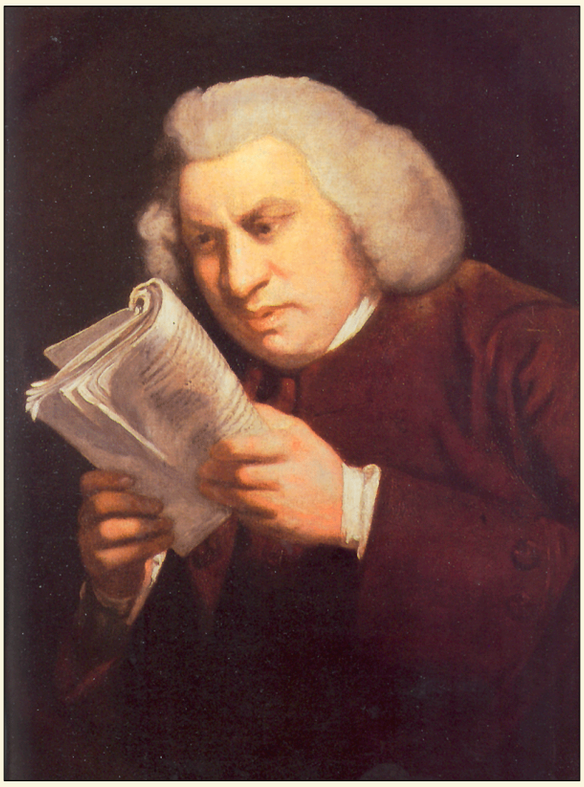
Samuel Johnson

LE PARESSEUX

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Pieter Brueghel l'Ancien (1525-1569), gravure représentant la paresse (s.d.), collection du Musée Albertina, Vienne, Autriche.



Joshua Reynolds (1723-1792), *Portrait de Samuel Johnson* (1775), Source : *The Oxford Illustrated History of English Literature,* Oxford University Press.

LE PARESSEUX

Duplex libelli dos est, quod risum movet
et quod prudenti vitam consilio movet.
L'avantage de ce petit livre est double :
il provoque le rire et il éclaire

Phèdre

καχιζ μιροισι
(...et vipère à l'égard des petits esprits)

I

CEUX qui entreprennent des essais périodiques sont souvent arrêtés au commencement par la difficulté de trouver un titre convenable. Deux écrivains, depuis *Le Spectateur,* ont pris son nom sans avoir les droits légitimes à sa succession. On a tenté de faire revivre *Le Babillard (The Tatler),* et les singulières dénominations des autres papiers publics attestent visiblement la détresse et l'embarras des auteurs. Ils ressemblent aux naturels d'Amérique, qui viennent mendier des noms chez les Européens.

Quant au Paresseux, on croira facilement qu'il n'aurait jamais trouvé son titre s'il eut exigé quelques recherches. Chaque façon de vivre a ses avantages particuliers. Le Paresseux n'aime par habitude que les choses faciles à obtenir ; il évite par là quelquefois il réussit mieux que ces hommes actifs qui, méprisant tout ce qui est à leur portée, mettent aux choses un prix proportionnel à la difficulté de les atteindre.

Si le rapport des habitudes lie les individus, Le Paresseux peut se flatter d'une protection universelle. Les paresseux sont innombrables : tout homme est ou espère de l'être. Ceux même qui semblent le plus différer de nous augmenteront bientôt le nombre de nos confrères. Comme la paix est la fin de la guerre, de même la paresse est le dernier terme de l'activité.

Il n'est peut-être point de dénomination par laquelle un écrivain puisse mieux désigner sa parenté avec l'espèce humaine. On a trouvé qu'il était difficile de donner de l'homme une définition précise. Quelques auteurs l'ont appelé un animal raisonnable ; mais d'autres ont considéré la raison comme une quantité commune à plusieurs créatures. On a aussi défini l'homme comme un animal riant ; mais quelques hommes, dit-on, n'ont jamais ri. La qualification d'animal paresseux convient peut-être mieux à l'homme : il n'en est point qui ne soit quelquefois paresseux. Au moins convient-elle à quiconque lira ce papier ; car qui peut être plus paresseux que le lecteur du *Paresseux ?*

Pour que la définition soit juste, la paresse doit être le caractère non seulement général, mais particulier de l'homme ; or l'homme est peut-être le seul être que l'on puisse appeler paresseux. Comment ? Parce qu'il fait à l'aide des autres ce qu'il pourrait faire par lui-même ; parce qu'il sacrifie ses devoirs et ses plaisirs à l'amour du repos.

Il est difficile de trouver un nom dont la concurrence soit moins redoutable. Le Paresseux n'a ni rivaux ni ennemis ; l'homme affairé l'oublie et l'homme entreprenant le méprise. La jalousie et la discorde devisent communément ceux qui courent la même carrière ; mais les paresseux vivent dans une association toujours paisible ; et tel qui est le plus fameux par la paresse, rencontre avec plaisir un homme plus paresseux que lui.

Vraisemblablement le lecteur ne demandera pas si ce papier doit être uniforme ou varié, savant ou plat, sérieux ou gai, politique ou moral, suivi ou interrompu. Que *Le Paresseux* ait un plan, cela paraît indubitable ; car former des plans est le privilège du Paresseux. Mais, quoiqu'il ait dans la tête plusieurs projets, il ne faut pas les communiquer aujourd'hui : en voici les raisons.

Ses auditeurs, comme il l'a remarqué très souvent, retiennent quelquefois ce qu'il oublie lui-même, et la lenteur dans l'exécution l'expose à l'usurpation de ceux qui falsifient une idée, et succombant dans l'ouvrage. D'ailleurs les plans les plus spécieux, après de longues spéculations et de pompeux développements, périssent sans avoir été essayés, et son noircis par le souffle de la dérision sans avoir échoué.

Enfin, que doit-on attendre du *Paresseux ?* Lecteurs, écoutez. Les amateurs des anecdotes, ceux qui observent les révolutions de famille, l'origine et la chute des fortunes, liront *Le Paresseux* avec intérêt et plaisir ; car *Le Paresseux* recherche toujours et retient rarement. Celui qui fait ses délices de la médisance et de la satire, qui se plaît à voir obscurcir une réputation dont l'éclat éblouit : celui-là, dis-je, saisira, d'un cœur palpitant, les essais du *Paresseux*. *Le Paresseux* est naturellement caustique. Quiconque n'entreprend rien croit tout d'une exécution facile, et regarde toujours comme criminels ceux qui réussissent mal.

Je crois devoir prévenir que je ne fais aucun pacte et ne contracte aucune obligation. Si les lecteurs qui comptent sur les talents du Paresseux et attendent de lui quelques agréments éprouveraient par hasard le déplaisir d'être trompés dans leur attente, tant pis pour eux : pourquoi fondaient-ils mal leurs espérances ?

Cependant il ne faut pas se dérougir entièrement. Le Paresseux, malgré son indolence, est vif ; il peut quelquefois prendre des forces et de l'activité. Il peut descendre dans les profondeurs, et s'élever dans les hautes régions ; en effet, l'essor d'un paresseux est impétueux et rapide : un paresseux ressemble à ces corps pesants qui, lancés dans l'espace, se meuvent avec une force proportionnée à leur poids.

Mais comme ces efforts violents sont très rares, Le Paresseux sera charmé d'être secouru par quelques correspondants qui le mettront en état de plaire sans qu'il lui en coûte. Il n'exclut aucun style et ne proscrit aucun sujet : mais les correspondants se souviendront d'être précis dans leurs lettres ; surtout point de paroles prodiguées en insipides aveux d'inhabileté, ni en vaines protestations d'estime.

Qui se croit sot a peu de droit d'être prolixe, et la louange plaît moins au Paresseux qu'au quiétiste.

II

Toto vix quater anno Membranam.
Le parchemin quatre fois dans l'année.
HORACE

LA BOUCHE est rarement d'accord avec le cœur. Il est plusieurs vérités que tout homme reconnaît et oublie. On sait généralement que plus on espère, plus il est fâcheux d'être trompé dans son attente ; néanmoins l'espoir trompé guérit rarement l'ambitieux, et n'a d'autre effet que celui de produire une sentence morale ou quelque exclamation chagrine. Ceux qui s'embarquent pour le voyage de la vie souhaiteront toujours de s'avance plutôt par l'impulsion des vents qu'à force de ramer ; et la plupart coulent à fond dans le trajet, en attendant nonchalamment qu'un zéphyr favorable les conduise à leur destination.

Le lecteur doit s'apercevoir que Le Paresseux vient d'éprouver quelque contretemps, car il ne parlerait pas si gravement sans raison. Tout homme est le maître de ses secrets : mais cependant il faut l'avouer, bien que je sois écrivain depuis près d'une semaine, je n'ai pas encore entendu le moindre éloge, et mes correspondants n'ont pas daigné m'honorer d'une seule ligne.

D'où vient cette négligence ? Je l'ignore. Plusieurs de mes prédécesseurs se sont cru obligés, dans la seconde feuille, de faire des remerciements à ceux qui leur avaient donné des matériaux pour la première ; et bientôt après il leur a fallu s'excuser envers les dames et les messieurs dans les envois, pleins de grâces et de mérite, avaient été retardés à leur grand déplaisir.

Que pensera-t-on de moi qui, n'ayant point reçu de politesse, n'ai point de grâces à rendre ?

Nul individu des deux sexes ne m'a donné lieu d'être mécontent : ainsi je ne puis faire voir avec quel esprit je sais calmer le ressenti- ment, exténuer la négligence, et pallier le mépris.

J'ai remarqué depuis longtemps que l'éclat de la réputation ne doit pas être compté parmi les choses les plus nécessaires de la vie : en conséquence, je ne murmure point si l'on me refuse des éloges jusqu'à ce que je les ai mérités. Mais au moins il me sera permis de me plaindre que, dans une nation si fertile en auteurs, personne ne m'ait jugé digne d'être remarqué, après une invitation si belle.

Dans un temps où la rage d'écrire s'est emparée des jeunes et des vieux ; dans un temps où la cuisinière fredonne des airs lyriques en écumant sa soupe ; où le batteur, d'une voix bruyante, remplit sa grange de ses chansons héroïques ; où nos servantes négligent leurs devoir pour enseigner la sagesse aux rois ; où le négociant distribue ses lumières dans de pesants volumes ; dans un tel temps, dis-je, il est, ce que semble, très nécessaire d'arracher un plus grand nombre d'individus à leurs véritables occupations, en leur fournissant quelques nouveaux moyens d'obtenir une réputation littéraire.

Cependant je ne voudrais pas que le forgeron laissât refroidir son fer sur l'enclume, et que la fileuse négligeât la quenouille pour satisfaire les désirs du Paresseux. Je sollicite seulement les contributions de ceux qui se sont déjà désavoués à la littérature ; ou de ceux qui, sans aucun but déterminé, se promènent librement sur la vaste scène du monde, et consument leurs jours à divulguer dans un cercle ce qu'ils viennent d'apprendre dans un autre.

La plus grande partie de ces derniers est déjà placée parmi les écrivains. L'un a sans doute un ami qu'il gouverne à son gré, dont il excite et calme les passions, dont il embarrasse l'entendement par des paradoxes, et le fortifie par des arguments dont il recherche l'admiration, dont les éloges lui causent un doux plaisir ; en un mot, auquel il tient lieu de sénat et de théâtre : semblable à ces jeunes soldats qui, dans le camps romain, s'escrimaient contre un pieu qui leur servait d'ennemi.

Un autre a ses poches remplies d'essais et d'épigrammes qu'il dit, de maison en maison, à des sociétés choisies, tous ses amis, j'en suis sûr, le prient continuellement de donner ces richesses au public impatient de les posséder.

S'il est quelqu'un parmi ceux-là qui, d'après ses petits triomphes de sociétés, se croit capable de voir le grand jour, et cependant s'il redoute la censure des savant et des sont toujours prêts à fulminer contre les prétendants à la renommée, qu'il confie ses production au Paresseux, il fera l'essai de ses talents à très bon marché ; bien plus, il goûtera le plaisir de réussir sans courir le danger d'une chute fatale.

Cette manière de paraître furtivement dans le public réunit plusieurs avantages, qui ne sont pas généralement connus. L'auteur principal du papier périodique est toujours l'objet de la critique et de la malignité. Le médiocre lui est imputé, et l'on attribue le bon à ses coopérateurs. Un autre avantage, c'est que l'auteur et ses correspondants sont également inconnus. En effet, l'auteur, quel qu'il soit, est un individu que le lecteur, d'après l'idée qu'il a prise, n'honorera point de ses applaudissements ; mais comme les éloges donnés à ses correspondants sont jetés en l'air, personne ne pourra dire sur lequel ils jailliront, et pourtant personne ne réfutera de leur en accorder. Celui qui coopère à un ouvrage périodique, n'a d'autre précaution à prendre que celle de taire les pièces de son invention. Il est vrai qu'un pareil secret pèse beaucoup ; mais aussi les bons effets qu'il produit passent l'imagination.

Une personne de qualité peut, à l'aide d'une petite feuille, mériter l'honneur d'un volume entier. On distribue la réputation avec épargne aux conditions inférieures, après quoi elle parvient à l'auteur avoué, qui trouve très difficile d'obtenir plus qu'il ne mérite ; mais quiconque n'a pas besoin de renommée, ou n'a pas besoin de l'apprécier, la recevra à pleines mains.

Cinq lettres envoyées par an au Paresseux (dont deux seulement seront peut-être imprimées) l'élèveront au rang des premiers écrivains : il deviendra l'idole de ceux qui sont las des beaux esprits actuels de deux qui sont las des beaux esprits actuels, et qui voudraient les voir tomber dans l'obscurité avant l'éclat d'un nom qui n'est pas encore assez connu pour être détesté.

III

– καλλοζ / αντ ασπι δπασων /
αντ εγκεων απαντων
(– la beauté / à la place de tous les boucliers / à la place de toutes les lances)

Anacréontiques

NOS OPÉRATIONS militaires ont enfin commencé : nos troupes marchent dans toute la pompe guerrière, et le camp est marqué dans l'île de Wight. Tous les cœurs anglais se remplissent d'une noble confiance, quoique la consternation et la détresse de l'ennemi les pénètrent d'une généreuse pitié.

Cet armement formidable et cette marche magnifique produisent différents effets sur les différents esprits. Cette différence est analogue à la variété infinie des caractères, des occupations, et des habitudes de penser.

Une fille tendre croit déjà son amant perdu, parce qu'il ne peut parvenir au camp sans traverser la mer. Les politiques sont persuadés qu'ils verront sous peu de jours les ambassadeurs français solliciter notre commisération. Les uns espèrent un combat sanglant, parce que le récit d'un combat sanglant trouve des acheteurs ; le poète invoque sa muse et se dispose à chanter la victoire ; d'autres tracent des arcs de triomphe, et les artificiers préparent des fusées pour la célébration de la paix.

La grandeur et la complication des objets frappent les yeux différemment, et les affections de l'esprit varient selon les divers objets qui l'occupent. Maintenant le public s'intéresse à nos soldats qui abandonnent leur patrie pour errer, pendant un temps indéterminé, dans les déserts sauvages de l'île de Wight. Les personnes sensibles gémissent sur les souffrances que l'armée doit essuyer, et les personnes gaies boivent à ses succès. Pour moi, qui vois ou qui crois voir les affaires humaines avec un œil philosophique, j'avoue que le départ des troupes me cause très peu d'émotion. Mes regards se tournent sur d'autres scènes, et mes larmes coulent non pour ceux qui partent, mais pour celles qui restent.

Nos troupes marcheront sans doute en sûreté : il y a parmi elles des hommes chargés d'en prendre soin. Mais que feront les femmes sans hommes ? Accoutumées depuis longtemps à recevoir les civilités d'un soldat, comment pourront-elles tromper les cruels ennuis de l'absence ? Qui les consolera dans leur triste solitude ?

De cinquante mille hommes employés maintenant à différentes fonctions, si nous supposons que chacun d'eux était accidentellement nécessaire à quatre femmes seulement, un calcul facile nous prouvera que deux cent mille femmes sont destinées à gémir dans une détresse extrême. Voilà donc deux cent mille femmes obligées d'aller aux ventes, aux encans, sans un officieux compagnon ; de s'asseoir à la comédie sans avoir une critique pour diriger leur opinion ; d'acheter leurs éventails et de ranger leurs coquilles d'après leur propre goût ; de se promener dans le mail sans la compagnie d'un galant ; de par-courir les jardins sans protecteur, et de mêler les cartes avec le vain dépit de voir la partie incomplète faute d'un quatrième joueur.

Plusieurs de ces femmes ont, je pense, des singes et des épagneuls ; mais ce sont des amis insuffisants. Un singe et un chien n'ont pas le talent de suppléer aux hommes dans la plupart des services que ces derniers rendent aux femmes. Un perroquet est, à la vérité, aussi beau qu'un colonel, et s'il a vécu dans la bonne compagnie, il peut faire assez bien la conversation, mais après tout, un perroquet n'est qu'un pauvre animal qui n'a ni épée ni épaulette, qui ne peut ni danser ni jouer aux cartes.

Puisque les soldats sont obligés d'obéir et de quitter leur pays natal, je ne sais pourquoi les femmes, qui ne peuvent vivre sans eux, ne les suivraient pas dans leur expédition. Les préjugés et l'orgueil des hommes prétendent que l'épée et le fuseau ne conviennent pas aux mêmes mains, et refusent aux dames l'honneur de partager la gloire militaire. Il est raisonnable d'adopter ces notions en France, où la loi phallique exclut les femmes du trône : mais nous qui leur accordons le titre de souveraines, ne devrions-nous pas les supposer capables d'être soldats ?

Il serait à espérer qu'un homme de poids et d'expérience proposât l'année prochaine de composer nos armées d'hommes et de femmes qui marcheraient et combattraient pêle-mêle. Si l'on nommait à cet effet des colonels, si le tambour annonçait aux femmes de s'engager comme volontaires, nos régiments se rempliraient bientôt, et personne ne reprocherait aux enrôleurs leur violence et leur cruauté.

Plusieurs de ces héroïnes pourraient servir à pied sous la dénomination de fantassines ; d'autres à cheval, porteraient le nom de hussardes.

J'ai mûrement réfléchi aux objections que l'on pouvait faire contre ce projet : mais je trouve qu'à l'exception de l'obéissance, une femme peut remplir tous les devoirs d'un soldat moderne. Si les cheveux perdent leur poudre, si les habits se crottent, une femme n'a-t-elle pas une houppe et une brosse ? La force est peu de chose depuis que les armes à feu sont en usage. Aujourd'hui on se bat rarement d'homme à homme ; et quant à la retraite et à la charge, ce qu'il faut y faire est-il au-dessus des talents d'une fille vive et légère ?

IV

LORSQUE deux Anglais se rencontrent, leur entretien roule d'abord sur l'état du ciel : ils s'empressent de se dire l'un l'autre (ce qu'ils savent déjà), que le temps est chaud ou froid, sombre ou serein, orageux ou calme.

Parmi les nombreux amateurs des subtilités et des paradoxes, quelques-uns dérivent les institutions civiles du climat national, imputent l'esclavage et la liberté à la température de l'air, savent établir le méridien du vice et de la vertu, et dire à quel degré de latitude et de la vertu, et dire à quel degré de latitude on peut trouver le courage et la timidité, des lumières ou l'ignorance.

Une légère connaissance de la vie et de l'histoire suffit pour dissiper ces vaines et chimériques spéculations, quand, malgré la fureur des distinctions subtiles, on conserve encore quelque amour pour la vérité. La forme des gouvernements est rarement le résultat des délibérations : elle naît du hasard dans les sociétés populaires, et du despotisme dans les pays conquis. Les lois sont souvent occasionnelles, souvent capricieuses, faites souvent par un très petit nombre d'hommes et quelquefois par un seul. Les peuples ont changé de caractère : maintenant l'esclavage n'est nulle pas plus souffert que dans les pays jadis habités par les partisans de la liberté.

Mais les coutumes d'un pays résultent uniquement d'une convention générale; elles ne sont point imposées mais choisies; et tant que leurs causes existent, elles continuent d'exister. Si les anglais parlent incessamment du temps, c'est une conséquence naturelle de l'état changeable du ciel et de l'incertitude des saisons. Dans plusieurs parties de l'univers, régulièrement la pluie et la sécheresse viennent à ces époques certaines : mais aucun de nos insulaires, en allant se coucher, ne sait si le lendemain l'atmosphère sera pure ou nébuleuse, si son sommeil deviendra plus calme par la chute d'une ondée, ou s'il sera interrompu par la tempête. Le beau temps nous réjouit comme si nous échappions à quelque malheur redouté; et nous nous plaignons du mauvais, comme d'une chose qui trompe nos espérances. Dans l'un et l'autre cas, nos félicitations et nos plaintes sont toujours réciproques, parce que le même intérêt nous anime.

Telle est la cause de cet usage : qui pourrait la mépriser? Ce ne sera sûrement pas le courtisan, dont l'unique occupation est d'observer les regards d'un être aussi faible et aussi fou que lui; dont la vanité consiste à compter ceux qui ne doivent laisser aucun vide après leur destruction. Ce ne sera point l'opulent propriétaire, qui arrête son ami dans la rue, pour lui dire qu'il a perdu quelques *shillings;* ni le nouvelliste, qui remplit sa tête d'événements étrangers, et qui parle d'escarmouches et de pièges, dont ses auditeurs et lui-même n'éprouveront jamais les suites. Le temps est un sujet plus noble et plus intéressant : c'est de l'état des cieux et de la terre que dépend l'abondance ou la famine, et par conséquent l'existence de plusieurs millions d'individus.

On parle souvent du temps pour une autre raison et qui fait moins d'honneur à mes chers compatriotes. Nos dispositions changent trop souvent avec la couleur des cieux. Quand nous sommes de bonne humeur, nous en rendons grâce à l'influence du soleil : mais si la tristesse ou l'ennui nous gagne, nous cherchons une excuse dans l'horizon, et nous attribuons l'état de notre âme à un vent d'est ou aux nuages qui nous dérobent le firmament.

On peut très justement faire un crime à un être doué de raison d'abandonner ses facultés à l'influence de l'air, et de faire dépendre du temps les deux seuls bienfaits que nous avons reçus de la nature, la bienveillance et la tranquillité. Tourner ses regards vers le soleil comme vers l'astre qui fait croître et mûrir les moissons, rien de plus naturel; mais lui demander la paix et la gaieté, craindre les nuages comme des causes de notre tristesse, c'est le propre de la paresse pusillanime et de la vie superstitieuse.

Notre siècle même si éclairé, notre siècle destructeur des préjugés, des fantômes et des prodiges, offre plusieurs exemples de cette folie ridicule. Ceux qui se rient de ces prétendues calamités dont les comètes nous menacent; ceux qui se soucient peu qu'un corbeau croasse à droite ou à gauche, parlent de certains temps propres aux ouvrages de l'esprit, s'imaginent que le zéphyr printanier exalte l'imagination, et que le calme des cieux fortifie l'entendement.

Si ces hommes sottement crédules renfermaient leurs préjugés dans leur tête, ils pourraient régler leur vie sur la baromètre, et par là ne nuire qu'à eux seuls ; mais publier dans tout l'univers que l'intelligence est soumise à un flux et reflux, qu'un génie répand la chaleur dans l'été, qu'un génie mûrit les fruits de l'automne, qu'un génie nous engourdit pendant l'hiver, c'est faire autant de mal que de parler aux enfants de fantômes et de lutins.

L'homme déréglé distingue les saisons ; mais tous les jours les heures favorables à l'activité. Le vrai sage est supérieur aux saisons ; il brave courageusement les brouillards du matin et les vapeurs du soir, les vents d'est et les nuages du sud.

La philosophie stoïcienne mettait son orgueil à rendre l'homme inébranlable par les revers et par la prospérité, incorruptible par le plaisir, et invulnérable par la douleur. C'est un héroïsme de sagesse que personne n'a jamais atteint et auquel peu de gens peuvent aspirer. Mais il est une constance moins pénible et nécessaire à la vertu commune. Tout homme, quelque faible qu'il soit dans sa bonne et mauvaise fortune, pourrait au moins lutter contre la tyrannie du climat, ne point enchaîner sa raison à la plus variable des variations, c'est-à-dire à l'inconstance du temps.

TOUT homme est important à ses propres yeux, c'est une vérité que chacun de nous a reconnue involontairement ou imprudemment une fois dans sa vie. Il s'ensuit de là que tout homme se croit important aux yeux du public.

Le droit que cette importance nous donne à la publicité est un de ces privilèges problématiques que nous n'avons pas toujours le courage de soutenir. En conséquence nous le laissons enfoui, en attendant qu'un élan de l'âme, ou quelque vicissitude de la fortune, autorise nos prétentions et nos démarches. Et comme les réclamations des hommes vulgaires trouveraient rarement des hommes vulgaires trouveraient rarement grâce devant les hommes sourcilleux et sévères, il est peu de personnes qui, dans un temps ou un autre se sortent de leur rang, ne s'escriment pas pour la renommée, et ne prouvent pas là combien elles croient imparfaites les jouissances de la vie sans un nom publiquement connu.

L'acquisition d'un nom est difficile : un nom est une marchandise rare qui, même dans les pays les plus commerçants, ne peut se vendre. C'est un don gratuit des hommes qu'il faut mériter avant de le recevoir, encore n'est-il accorder qu'à regret. Mais cette répugnance à la conférer fortifie le désir de celui qui croit son mérite suffisant pour la vaincre.

Il y a un temps de la vie où l'amour de la renommée prédomine dans les deux sexes. Dès qu'il se fait un pariage, les papiers publics comblent d'éloges les deux conjoints. Le lecteur avide et curieux cherche les noms des héros ou des hommes d'état ; mais quelle est sa surprise ? Il apprend le mariage célébré entre monsieur Buckram, éminent fripier de la rue de Thead-Needle, et mademoiselle Dolly

Jupiner, fille unique d'un éminent distillateur de la paroisse Saint Gile in the Fields : on ajoute que cette jeune personne est douée de toutes les perfections qui peuvent assurer le bonheur de l'état conjugal. Quelquefois on nous dit, au milieu de notre impatience sur l'événement d'une bataille, qu'un certain jour monsieur Winker, commis aux douanes de Yarmouth, fut marié à madame Cackle, jeune veuve d'un très grand mérite, et qu'immédiatement après la célébration, les nouveaux époux partirent en chaise de poste pour Yarmouth.

De telles célébrations peuvent donner lieu à des recherches nombreuses et utiles ; mais rien n'est durable dans ce monde. Quand le lecteur a contemplé avec envie ou plaisir le bonheur de messieurs Buckram et Winker, quand il a péniblement gravé dans sa tête les noms de Jupiner et de Cackle, son attention est fixée sur d'autres objets plus intéressants. Par exemple, il apprend que la petite chienne Mirza ne fera point de petits dans cette saison ; qu'un épagneul a été perdu ou dérobé ; que... etc.

D'où vient que le jour du mariage nous demandons tous les honneurs ? Je l'ignore. On croit peut-être qu'il est beau, par une déclaration publique, de mettre fin aux espérances des rivaux et aux craintes des jaloux, de faire connaître au parents qu'ils peuvent mettre en liberté leur fille qu'ils tiennent enfermée, ou bien de renvoyer à leur boutique et à leurs emplois les amants accoutumés à voltiger autour de la demeure de l'épousée.

Ces louanges matrimoniales peuvent avoir une autre cause. L'intention des époux est peut-être de

se faire réciproquement valoir et de se concilier par là l'estime, l'affection et le respect.

On a dit de la famille de Lucas qu'elle était noble, parce que tous les frères étaient vaillants, et toutes sœurs vertueuses. Que dirait un étranger de la nation anglaise, chez laquelle le jour du mariage tous les hommes sont éminents, et toutes les femmes belles, riches, accomplies, etc.

Combien de temps la femme sera-t-elle convaincue de l'éminence de son mari ? Combien de temps le mari croira-t-il que sa femme possède les qualités requises pour assurer la félicité conjugale ? Ces questions sont raisonnables. Hélas ! Je pense qu'ils sont bientôt persuadés de la fausseté de leurs louanges respectives, et surtout des louanges qu'ils se donnent à eux-mêmes.

On pourrait donc, selon moi, négliger cette coutume, sans nuire aux conjoints. Le fils et les filles de nos jardiniers et de nos tripières devraient désormais aller à l'église sans autres témoins de leur perfection et de leur félicité, que leurs parents et leurs amis. Mais si, pour les rendre heureux le jour des noces, il faut nécessairement flatter leur amour-propre, l'espère qu'ils voudront bien s'adresser à un de mes amis ; il se propose de consacrer ses talents à leur service.

Monsieur Settle, dont l'éminence a été reconnue par les éminents, et dont la perfection a été annoncée par les plus parfaits, conserva les derniers jours de la longue vie par un expédient extraordinaire. Il avait un élégie et un épithalame dont il changeait occasionnellement le commencement et la fin : mais le cors de ces deux ouvrages était composé de lieux communs, généraux et applicables à toute sorte de personnes. Settle courait vers l'épouseur avec son épithalame ; lorsqu'il apprenait un décès, il volait vers l'héritier avec son élégie.

Qui se croirait dégradé par une ressource qui fut si longtemps employée par le rival de Dryden, par un poète dont l'impératrice du Maroc fut jouée devant les princes par les dames la cour ? Revenons à mon ami. Il se propose d'ouvrir un bureau dans le Fleet * 1, pour les panégyriques matrimoniaux, et de faire l'éloge de tous ceux qui n'ont pas le talent de chanter leur propre mérite. Il vendra les qualifications les plus rares et les plus à la mode ; mais il prie ses chalands de se souvenir qu'il met la beauté au plus haut prix : la richesse à un prix plus modéré ; et qu'il donne la vertu gratis quand il est bien payé.

* Une des prisons de Londres.

(Les notes sont du traducteur.)

VI

QUAND Diogène, blotti dans son tonneau, reçut la visite d'Alexandre le Grand, et que celui-ci, selon l'ancien usage de la courtoisie royale, lui demanda s'il avait besoin de quelque chose : « Je n'ai besoin de rien (répondit le philosophe), je te prie seulement de te détourner un peu, et de ne point me priver des bienfaits du soleil, qu'il n'est pas en ton pouvoir de m'accorder. »

Telle fut la réponse de Diogène au plus grand monarque de la terre : ceux qui sont moins puissants qu'Alexandre peuvent néanmoins se l'appliquer, et même à plus juste titre. Quand on fait beaucoup de bien, il est permis de faire un peu de mal : mais si la fortune nous refuse les occasions de bien faire, au moins évitons soigneusement de nuire.

On sait très bien que le passé ne revient plus, et qu'un moment perdu l'est pour jamais. Or le temps est de toutes les propriétés celle qu'il faut le plus garantir contre l'invasion : mais pourquoi tant d'hommes s'arrogent-ils le droit de perdre le temps qui appartient aux autres ?

Cette usurpation est si générale que l'on passe une très petite partie de ce qu'on s'était proposé de faire, et d'obtenir ce que l'on désirait : la vie est continuellement ravagée par des brigands. L'un nous ravit une heure, l'autre un jour ; celui-ci cache son larcin en nous pressant de travailler, celui-là nous endort par son amusante et perfide conversation. Ces vols se succèdent par mille vicissitudes de tumulte et de tranquillité, jusqu'à ce qu'ayant tout perdu, nous n'avons plus rien à perdre.

Cette déprédation de la vie humaine a été souvent attribuée aux grands, dont les clients consument leur vie en vaines poursuites et meurent en griffonnant leurs placets. Ceux qui excitent l'envie encourent facilement la censure. je ne sais pas si les ministres d'État et les autres patrons n'essuient pas plus de reproches qu'ils n'en méritent, et s'ils ne pourraient pas se plaindre d'être cruellement tourmentés par des demandeurs sans mérite et des importuns sans pudeur.

La vérité est qu'il est moins dur de faire sa cour qu'on le dit communément : la plupart trouvent leur récompense dans la sollicitation même. Paraître en bonne compagnie, parler de ses liaisons intimes avec les grands, divulguer de fraîches nouvelles, prédire les progrès ou le déclin d'un favori, passer pour un candidat destinée d'illustre emplois, voilà des compensation plus qu'équivalentes au délai des faveurs promises ; faveurs que le candidat lui-même ne se flatte peut-être pas d'obtenir.

Un homme placé dans un poste brillant, qui multiplie les espérances afin de multiplier ses créatures, peut être considéré comme une bête de proie justement redoutée, mais facilement évitée : sa caverne est connue, ceux qui craignent d'être dévorés n'en approchent point. Mais la perte du temps vient surtout de ces êtres qui, semblables aux chenilles et aux teignes, nuisent d'autant plus qu'on ne les craint pas, et dont les morsures imperceptibles blessent dangereusement.

Celui qui, par son rang ou son mérite, fixe l'attention des hommes, doit se prêter à l'humeur de ses admirateurs. Tout homme ennuyé le recherche pour se faire diversion ; celui qui a besoin de parler e prend pour auditeur, et celui qui a besoin d'écouter va l'entendre. Une heure succède à une autre ; du matin au soir et du soir au matin il est obsédé par mille visiteurs incommodes, que l'usage du monde l'oblige à recevoir avec des démonstrations apparentes d'amitié.

Si nous avons des égards pour les autres, nous devons supporter leurs folies. Quiconque ne peut prendre sur lui de se dérober à la société doit sans murmure payer un tribut de son temps à une multitude de tyrans : au fainéant qui donne des rendez-vous et n'y vient jamais ; au consultant qui demande des avis pour ne point les suivre ; au fanfaron qui sollicite des éloges ; au mécontent qui ne se lamente que pour exciter la pitié ; au spéculateur qui met tout son bonheur à fatiguer ses amis d'espérances, que tous, excepté lui, savent être chimériques ; à l'économie qui parle de marché et d'arrangements ; au politique qui prédit le destin des batailles et la rupture des alliances ; à l'usurier qui compare ses différents fonds, et au bavard qui parle uniquement parce qu'il aime à parler.

Mettre l'homme en possession de son propre temps, le garantir des usurpateurs qui lui envahissent tous ses moments, serait un service essentiel à rendre à l'humanité ; mais ce service est au-dessus de mes forces, et la possibilité passe mes espérances. Cependant on pourrait peut-être s'opposer à cette impitoyable persécution si chacun de nous réfléchissait qu'il cause des torts et des pertes irréparables en faisant des visites importunes ou en parlant plus longtemps que l'auditeur ne peut l'entendre.

VII

Au Paresseux

Monsieur,

J'ai le malheur d'être marchand : mon état, direz-vous est bien dur ; mais ce qui le rend plus désagréable, c'est que ma femme n'a rien à faire. Quand je l'épousai, elle ne jugea point à propos de se mêler ni du détail de ma boutique, ni de la conduite de ma maison. L'attente d'une fortune considérable et la trop bonne éducation qu'elle croyait avoir reçue lui donnèrent dès lors du dégoût pour les affaires domestiques.

Son temps, vous le savez, ainsi que le mien, doit être rempli de manière ou autre. Pour moi, je suis suffisamment occupé à peser mes marchandises et à servir mes pratiques. Mais ma femme, au lieu de me seconder comme elle le pourrait, ne fait que m'embarrasser : elle perd toute sa matinée à sauter dans la boutique, tenant ses deux bras sous son giron, ou bien à considérer les passants. Elle me fait continuellement mille questions sur les pratiques qui entrent ou sortent ; et quand je couche quelque chose sur mon journal, elle s'appuie sur le comptoir et regarde avidement comme si je traçais quelques figures pour l'amuser. Il est vrai qu'elle prend quelquefois une aiguille ; mais comme elle travaille toujours à la porte ou dans le milieu de la boutique, elle est si fréquemment interrompue qu'elle est plus longtemps à ourler une serviette ou à rentrer un bas que je ne le suis à casser quarante pains de sucre et à les réduire en livres.

L'après-dîner, je suis encore sûr d'avoir sa compagnie, à moins qu'elle ne reçoive des visites ; et alors (comme nous louons nos appartements supérieurs, et que nous n'avons réservé pour nous qu'un petit appartement voisin de la boutique) je suis tellement incommodé de son caquet et du babil de ses visiteuses qu'il m'est impossible de bien remplir mes fonctions.

Ma femme pourrait certainement se charger de tous les détails domestiques ; mais au lieu de cela, nous avons une servante pour faire l'ouvrage et veiller un petit marmot de deux ans, lequel, je puis assurer, est le digne enfant de sa mère. Il faut incessamment l'amuser ; en conséquence on le laisse jouer dans la boutique, gaspiller les marchandises, manger le sucre et les dragées, etc. Je n'ose le corriger, car ma femme et ma servante se réuniraient contre moi.

Quant à la dernière, elle est aussi paresseuse que sa maîtresse ; elle se plaint continuellement de sa besogne et je ne puis rien en obtenir ; mais le pis est que sa vertu semble très équivoque ; et, comme la coquine est chargée d'acheter les provisions du marché, je parierais qu'elle dilapide tout mon pauvre argent.

Pardon ; je reviens à ma moitié. Le soir, quand il fait beau, est le seul temps où je suis seul ; car alors elle emmène son fils au parc pour lui donner du lait. En revenant, elle est si fatiguée de sa promenade qu'elle ne peut quitter sa chaise ; d'un autre côté, la servante est si longtemps à déshabiller et à coucher le marmot qu'il est près de minuit quand nous soupons.

Mais vous me plaindrez davantage quand vous saurez comment nous passons nos dimanches : le matin ma femme est ordinairement trop malade pour aller à l'église et ne se lève qu'à midi ; et pour comble de misère, elle me retient au lit à côté d'elle, tandis que je pourrais employer mon temps plus utilement. Après le dîner, elle ne manque jamais de m'entraîner à Hornfey-Wood, ou à White Conduit House. Ces excursions, quoique très voisines, la fatiguent tellement, qu'outre l'argent qu'il m'en coûte en thé, en rafraîchissements et en gâteaux pour le petit marmot, je suis souvent forcé de les ramener en fiacre.

D'autres fois, ma chère femme, qui, par parenthèse très mauvaise piétonne, appuie tout son corps sur un de mes bras, tandis que de l'autre je porte le poupon chéri.

C'est ainsi, monsieur, qu'elle passe une misérable vie qui ne m'apporte ni profit ni satisfaction. Ma femme n'est pour moi qu'un poids inutile, tandis que mes voisines actives et laborieuses secondent leurs maris et multiplient, par leurs prévenances, le nombre des chalands. Enfin, le plus grand mal qui puisse arriver à un pauvre marchand est d'avoir une femme qui, comme la mienne, est plutôt un incommode fardeau qu'une aimable compagne.

Je suis, monsieur, votre très humble serviteur.

Zacharie Thériaque

VIII

QUELQUES-UNS des anciens sages qui ont consacré leurs talents à la recherche du bien suprême pensent que le souverain bonheur de la terre est la quiétude, c'est-à-dire un repos de l'âme et du corps ; un repos que ni le spectacle de la folie, ni le tumulte des affaires, ni les agitations de l'intérêt privé ne peuvent interrompre ; un état dans lequel l'esprit n'a d'autre emploi que d'observer et de régler ses mouvements, de suivre le fil de ses idées, de joindre une perception à une autre, d'enfanter des systèmes de science et de former des théories de vertu.

Mais on a justement objecté à ces solitaire spéculatistes que s'ils sont heureux, c'est uniquement par leur inutilité ; que le monde est une vaste république dans laquelle tous les individus sont obligés de s'entraider par leur travail respectif ; qu'attendu que tous les efforts réunis ne sont pas capables de garantir de la misère, personne n'a droit d'être inutile et de se livrer à une philosophie oisive ou à des plaisirs solitaires.

Il est commun aux controversistes, dans la chaleur des disputes, d'entasser principes sur principes, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au point où le mensonge et la vérité ne se distinguent plus. Leurs admirateurs les suivent jusqu'au bout de l'absurdité, puis ils reculent et se retranchent dans un juste milieu. Pareille chose est arrivée dans cette grande question. Plusieurs, apercevant la force des arguments contraires, trouvent le repos honteux, et l'occupation dangereuse. En conséquence ils passent leur vie dans un juste milieu ; ils sont actifs sans besogne, et paresseux sans oisiveté. Parmi les chefs de cette philosophie modérée, on peut compter Jack Whirler, dont l'occupation le tient dans un mouvement élude toujours l'occupation ; qui doit incessamment faire ce qu'il ne fait jamais ; qui ne peut demeurer tranquille parce qu'il a besoin ailleurs, et qui ne se trouve en aucun lieu, parce qu'il ne s'arrête nulle part.

Jack a plus de besogne qu'il ne peut en faire dans une seule maison ; c'est pour cela qu'il en a pris deux : l'une près de Borv Church, et l'autre à un mille de distance. Par cette ingénieuse distribution de lui-même, Jack a trouvé le secret de ne jamais être dans aucune des deux. Le commerce de Jack est très étendu ; Jack fait une conversation avec esprit ; son caractère est honnête, il a des amis sans nombre. Jack ne sacrifie point son plaisir aux affaires, ni ses affaires au plaisir ; il est également invisible pour ses amis et pour ses pratiques ; il est invisible à celui qui vient l'inviter à un club et à celui qui le demande pour régler un compte.

Quand vous allez le voir, son commis vous dit que monsieur Whirler vient de sortir, mais qu'il reviendra sûrement à deux heures : vous l'attendez au café voisin jusqu'à deux heures, puis vous revenez à son logis ; il est venu pendant votre absence, mais il est reparti et vous a fait dire que vous pourriez le trouver sur les sept heures à la taverne d'Half-Moon : vous allez à la taverne au temps prescrit, mais monsieur Whirler ne vient qu'à huit heures ; il vous dit qu'il est charmé de vous voir et vous prie de l'attendre un instant ; il faut qu'il aille voir un monsieur qui demeure près du change ; mais il sera, assure-t-il, de retour avant le souper. Il vole donc au change et prie les personnes qui l'attendaient de différer l'affaire jusqu'au lendemain, parce qu'il est obligé de se rendre à la taverne d'Half-Moon.

La gaieté et la politesse de Jack l'ont mis au nombre de ceux dont la présence ne déplaît jamais et que l'on reçoit toujours avec des témoignages de plaisir et d'affection. Il rend des visites à ses amis pour leur dire qu'il reviendra le lendemain : il revient en effet le lendemain pour dire que ses affaires pressantes l'appellent ailleurs. Lorsqu'il entre dans une maison, il déclare d'abord qu'il ne peut s'asseoir, et ses visites sont si courtes qu'il semble n'être venu que pour dire : il faut que je m'en aille.

Les chiens d'Égypte, quand la soif les conduit au Nil, boivent dit-on, en courant, de crainte d'être dévorés par les crocodiles. Jack Whirler dîne toujours comme s'il redoutait ces animaux amphibies. Il entre dans une maison, trouve la famille à table, s'assied sans cérémonie et remplit son assiette : mais à peine a-t-il touché aux mets qu'il se lève, va dans une autre maison, s'assied et mange de nouveau, se lève encore, fait une courte excuse, vole dans une troisième une quatrième, une cinquième maison, et continue de dîner en courant.

Mais bien qu'il soit accablé d'affaires, son unique désir est d'en avoir davantage. Il embrasse avidement le premier projet qu'on lui propose : il en balance bientôt les probabilités, le met en train, le conduit presque à la fin, l'abandonne pour un autre qu'il saisit avec la même vivacité, qu'il presse avec la même ardeur, et qu'il abandonne avec la même indifférence.

Tout homme a ses sujets de plainte. Jack ne se plaint que du temps. Faute de temps il laisse languir dans une oisive théorie plusieurs excellents projets. Manque-t-il à quelque invitation ? Il allègue le manque de temps. Néglige-t-il une affaire ? même excuse. Il croit réellement manquer de temps : car il a laissé délabrer sa santé pendant plusieurs mois, sous prétexte que ses affaires l'empêchaient de se guérir.

Ainsi Jack Whirler vit dans un mouvement perpétuel, sans retirer des avantages proportionnés à ses fatigues, faute de voir que l'homme ne peut pas tout voir de ses yeux, ni tout faire de ses mains : que quiconque est engagé dans une multiplicité d'affaires doit employer des substituts et laisser quelque chose au hasard : en un mot, qu'en entreprenant de tout, on perd la vie à ne rien finir.

IX

Au Paresseux

Très cher Monsieur,

Il est une espèce de misère ou de maladie pour laquelle notre langue manque de terme, mais que l'on peut, ce me semble, désigner par le nom d'insouciance.

Tous vos lecteurs ne peuvent avoir une idée juste du bonheur de cette situation. Les uns sont accablés d'affaires, et n'imaginent d'autre bonheur que la tranquillité : les autres ont l'âme si paisible qu'ils s'abandonnent volontairement à la léthargie, ou si étroite qu'il est facile d'en remplir la capacité. Ceux-là ne m'entendent point, et par conséquent ne peuvent me plaindre. Mais les personnes d'ont l'imagination est active et la résolution faible, dont les désirs sont ardents et le choix difficile, qui ne peuvent ni demeurer tranquilles ni prendre un parti ferme, ces personnes, dis-je, sont les seules capables de m'accorder leur commisération.

Je suis le cadet d'un gentilhomme dont la fortune suffisait unique- ment à soutenir lui et son fils dans le noble emploi de tuer des lièvres. Il employa le crédit des familles alliées à la sienne pour me procurer un poste dans l'armée. Je passai quelques années dans la plus méprisable de toutes les conditions, celle d'un soldat en temps de paix. Je suivais mon régiment de garnison en garnison, sans occasion de l'occuper, sans goût pour de belles connaissances, et sans argent pour mes plaisirs. Dans tous les lieux où j'allais, j'étais un étranger sans curiosité, et ensuite un ami sans amitié ; n'ayant rien à espérer, j'abandonnai ma conduite au hasard. Je n'avais ni l'intention d'offenser, ni l'ambition d'amuser personne.

On est étonné d'entendre fréquemment les soldats soupirer après la guerre. Ce vœu n'est pas toujours sincère : le plus grand nombre préfère le repos et les liqueurs à la guerre, et feint d'avoir une ardeur qui lui est étrangère. Mais ceux qui la désirent le plus ne sont poussés ni par malveillance ni par le patriotisme : ils ne sont ni avides de lauriers ni altérés de sang ; ils désirent seulement d'échapper à la tyrannie de la paresse et de recouvrer la dignité des êtres actifs.

Je n'ai jamais cru avoir plus de courage qu'un autre homme, et cependant je soupirais involontairement après la guerre, quoiqu'alors la guerre n'eût aucun attrait pour moi. La mort d'un oncle m'ayant mis en état de vivre sans paye, je quittai les armes, et résolus de régler moi-même mes mouvements.

La nouveauté de l'indépendance me plut pour quelque temps ; je croyais avoir trouvé ce que tous les mortels désirent. Mon temps m'appartenait, et je pouvais choisir une habitation à mon goût. Je passai deux ans à courir de place en place et à comparer l'une avec l'autre ; mais enfin lassé de cette irrésolution, j'achetai une maison et je fixai mon errante famille.

J'espérais alors d'être heureux, et avec cet espoir je le fus en effet pendant quelque temps : mais je me suis bientôt aperçu que mes esprits languissaient, et que mon imagination devenait sombre. Un nuage semblait chaque jour s'épaissir sur mes yeux. Je ne savais quel génie malfaisant troublait mon repos et ma sincérité ; Je découvris enfin que je n'avais rien à faire.

Le temps avec toute sa célérité s'écoule lentement pour celui dont l'unique occupation est d'en observer le cours. Je suis forcé de recourir à mille expédients pour supporter les ennuis de la journée. Je me lève quand je ne puis plus dormir, et je fais ma promenade du matin ; je vois ce que j'ai déjà vu, puis je reviens. Je m'assieds, j'imagine que je suis assis pour penser, et je trouve qu'il est impossible de penser sans sujet. Je me lève et demande des nouvelles ; je m'efforce d'allumer en moi une impatience artificielle d'apprendre des événements : non que leurs effets doivent s'étendre jusqu'à moi ; mais ils s'amusent au moins pendant quelques minutes. Quand je sais des nouvelles qui peuvent satisfaire la curiosité, je m'empresse quelque- fois de les communiquer : je vole de cercle en cercle. Mon air d'importance m'enorgueillit : je suis tout fier de penser que je fais quelque chose, bien que je sache qu'un instant plus tard m'eût épargné ma peine.

J'avais autrefois de nombreuses connaissances auxquelles je faisais régulièrement des visites : mais maintenant le plus grand nombre de mes amis ne peut me souffrir. Quand une fois je suis assis, j'oublie toujours de me lever, et j'ai souvent ouï dire, s'en ira-t-il bientôt ? J'aperçois l'ennui peint sur tous les visages : j'aperçois l'ennui peint sur tous les visages : j'aperçois la maîtresse de la maison parler bas à ses domestiques : en donne des ordres pour différer une affaire jusqu'au lendemain ; chacun tire sa montre et la regarde... Malgré toutes ces mortifications, je ne puis néanmoins me déterminer à vivre seul et à fuir la société.

C'est ainsi qu'à charge à moi-même et aux autres, je forme différents projets pour rendre mon existence utile, agréable et exempte de l'ignominie de vivre dans les souffrances. Ce nouveau plan est arrêté depuis longtemps, mais l'exécution n'est pas encore commencée. Le moment actuel ne favorise jamais mon changement projeté ; il se trouve toujours des difficulté à vaincre et des obstacles à surmonter. J'ai médité vingt années sur mon amendement prochain, et j'ai perdu vingt années en délais. Cependant j'avance en âge, et je regarderais le passé avec un mélange de rage et de désespoir, si je n'étais enfin résolu à commencer très prochainement ma réforme désirée.

Je suis, monsieur, votre humble serviteur,

X

Monsieur le Paresseux,
Je ne m'étais jamais crue digne de l'impression ; mais ayant trouvé votre première feuille a ma cuisine parmi plusieurs gazettes et autres papiers inutiles, je vois que vous admettez toutes sortes de correspondants. J'espère donc que vous recevrez ma lettre avec bonté : si vous daignez la publier, elle engagera mes camarades à raconter aussi leurs histoires, lesquelles deviendront peut-être aussi amusantes pour les lecteurs que celles des grandes dames.

Je suis une pauvre fille : j'ai été élevée à la campagne, dans une école de charité soutenue par les contributions des riches voisins. Les dames ou patronnes nous visitaient de temps en temps, examinaient de quelle manière nous étions instruites, et voyaient si nos habits étaient propres. Nous vivions assez heureusement. Je fus toujours la favorite de ma maîtresse : elle avait coutume de me faire lire devant les étrangers et de leur montrer mon cahier d'écriture, ce qui me valait toujours leurs éloges et souvent même un *shilling*.

Enfin la principale de nos bienfaitrices, ayant passé l'hiver à Londres, revint avec des idées nouvelles et vraiment étranges. Elle prétendit qu'il était presque criminel d'apprendre à lire à des pauvres jeunes filles. Celles qui sont nées pauvres (dit-elle) sont nées pour l'ignorance et pour des travaux d'autant plus durs qu'elles le sentent moins. Elle dit à se amis que l'indolence des servantes avait mis Londres en confusion ; qu'il était difficile de trouver une fille propre à tout depuis que l'éducation en avait fait de jolies demoiselles ; qu'aucune ne voulait accepter une place inférieure à celle de chambrière ; que toutes voulaient porter des souliers brodés, de longues manchettes, et travailler à la fenêtre d'un salon. Elle ajouta qu'elle était résolue à ne plus payer de maître de lecture et d'écriture pour les malheureuses destinées à vivre de leurs mains ; que le monde était assez pervers et qu'elle ne contribuerait pas à le rendre pire.

Elle fut vivement combattue pendant quelque temps : mais elle persévéra dans ses idées et nous retira ses bienfaits. Nous écoutons rarement sans un désir de conviction ceux qui nous conseillent d'épargner notre argent. Son exemple et ses arguments entraînaient les esprits de jour en jour, et en moins d'une année toute la paroisse fut persuadée que la nation serait perdue si les enfants des pauvres apprenaient à lire et à écrire.

Alors notre école fut dissoute. Ma maîtresse m'embarrassa en me quittant et me dit qu'étant veille et sans ressources elle ne pouvait m'assister ; elle me conseilla d'entrer au service, et de ne jamais oublier ce que j'avais appris.

La répugnation honorable que je m'étais faite dans mon école fut regardée comme un crime par les partisans de la nouvelle opinion. Quand je me présentais chez quelque dame, je ne recevais d'autre réponse que celle-ci : Ma chère fille, vous ne voudriez sûrement pas travailler ; le tracas d'un ménage ne convient point à une femme de plume : un balai vous écorcherait les mains, mon enfant.

Je ne pouvais demeurer chez mes parents; je songeais à prendre un état conforme à mon éducation lorsqu'une de mes anciennes camarades, qui demeurait à Londres, parut dans notre village avec un bel habit de soie. Elle vanta la vie qu'elle menait, les belles choses qu'elle voyait, et les gros gages qu'elle recevait. Je résolus de tenter la fortune, et la semaine suivante je partais pour Londres. Heureusement, on ne tendit aucun piège à mon inexpérience; j'arrivai saine et sauve chez la sœur de mon ancienne maîtresse d'école, qui se chargea de me trouver une condition. Elle ne connaissait que des marchands médiocres; mais comme j'ai peu de confiance en mes talents, j'acceptai la première place qui me fut offerte.

Je demeurai d'abord chez un horloger qui gagnait suffisamment pour procurer une aisance honnête à sa famille : mais mon cher patron avait coutume de louer une voiture le dimanche et de dépenser à Richemond-Hill la moitié du gain de la semaine; le lundi il passait la matinée au lit et donnait le soir à ses plaisirs; le mardi et le mercredi il consommait le reste de son argent. Ceux qui demeuraient à la maison passaient les trois autres jours de la semaine dans une extrême indigence, tandis que mon maître vivait à crédit dans un cabaret. Vous concevez que, de tous les souffrants, je souffrais le plus : ainsi, pour ne pas mourir de faim, je quittai cette maison après trois mois de service.

Alors j'entrai chez un chapelier : la faim n'était plus à craindre dans cette maison, car on y tenait table ouverte. Ma maîtresse était active, et se levait de très bonne heure pour mettre les compagnons à l'ouvrage. Mon maître était chéri de tous ses voisins et ne manquait jamais de passer la soirée dans un club. J'étais donc obligée de me lever avec ma maîtresse et d'attendre son mari qui ne retrait qu'à deux heures. Je ne pouvais pas plus vivre mes hôtes de se pourvoir d'une autre domestique.

De là je passai chez un marchand de linge, père de six enfants. Dès mon entrée, ma maîtresse me recommanda de ne jamais contredire ses enfants et de ne point les laisser crier. Je ne voulais offenser personne et je promis de faire de mon mieux ; mais quand je leur donnais à déjeuner, je ne pouvais les tenir tous ; si j'en caressais un sur mon giron, les autres, jaloux de cette faveur, en témoignaient leur mécontentement par des cris aigus. Alors ma maîtresse entrait en fureur et leur donnait des dragées pour les apaiser. Comment maintenir le calme parmi six marmots payés pour être turbulents ? Je fus donc congédiée comme une fille honnête, à la vérité, mais d'un naturel trop peu sensible.

Après cette disgrâce j'engageai mon temps à un couple respectable qui vendait du vieux linge et de vieux habits. Mon travail consistait à tenir les livres et à servir les pratiques quand mes maîtres avaient trop d'occupations ; de sorte que je me promettais un bonheur proportionnel à mes services. Mais ma maîtresse s'appropriait tous les jours une partie du profit pour mon usage particulier, et comme elle devenait journellement plus hardie dans ses petits larcins, son mari s'étonna de gagner si peu avec un si grand débit. Il fit des recherches ; et sa chère moitié, feignant de le seconder, commença très gravement à dire que Betty était une honnête fille, mais que néanmoins les filles égrillardes avaient du penchant à la friponnerie. Vous croirez sans peine que je n'habitai pas plus longtemps cette maison.

Je vous apprendrai, dans une autre lettre, comment l'art de la lecture et de l'écriture me firent perdre toutes mes places, excepté la dernière.

Je suis, monsieur, votre très humble servante,

Betty Broom

XI

Monsieur,

Il est très facile à un fainéant qui garde la maison et qui ne cherche à plaire qu'à lui-même de ridiculiser ou de censurer la conduite générale des hommes. Ceux qui respectent les sociétés privées peuvent applaudir à son jugement et partager son plaisir ; mais si monsieur le Paresseux, ou ses souscripteurs, descendaient dans la vie commune des citoyens, les rieurs deviendraient à leur tour le jouet des autres.

De tous les articles que j'ai lus dans *Le Paresseux,* le plus digne de mon approbation est celui qui censure l'usage d'annoncer les mariages vulgaires dans les papiers publics : je l'avais toujours dans ma poche, je le lisais à tous ceux que je soupçonnais d'avoir publié leurs noces, ou de vouloir les publier ; j'en envoyais des copies à tous les couples qui ont transgressé vos préceptes pendant cette quinzaine ; j'espérais de les piquer au vif ; leur dépit me navrait de plaisir.

Mais le triomphe des méchants est court. J'épousai dernièrement mademoiselle Mohair, la fille d'un fripier. Le lendemain des noces, ma très honorée marâtre me demanda si j'avais fait part de mon mariage à *l'Avertisseur.* J'essayais de lui montrer combien il était peu convenable d'attacher les yeux de la capitale sur mes affaires domestiques ; mais elle me dit avec beaucoup de feu : « Je ne veux point laisser croire au public que ma fille a fait un mariage clandestin : un sang pur coule dans les veines des Mohair. Mon époux a rempli toutes les charges de la paroisse, excepté une ; j'ai toujours payé le monde en bonnes espèces. Mon ami (ajouta-t-elle), bien que je ne sois ni si belle ni si brillante que madame Gimghum, la femme de l'envoyé, je n'ai point à rougir de mon nom : je marche tête levée ; et puisque vous êtes le mari de ma fille... » À ces mots entra mon beau-père, homme grave duquel j'attendais du secours ; mais il appuya sa très chère femme, en disant qu'il serait très maladroit de perdre une belle occasion de recommander sa boutique ; et que mon mariage étant publiquement connu, plusieurs des amis de ma femme se croiraient obligés d'être mes pratiques. Vaincu par la gravité de l'un et les clameurs de l'autre, je serai par conséquent forcé de dire à tous les habitants de Londres que Timothée Mush-Room, éminent huissier huilier dans Sea-Coal-Lane, épousa dernièrement mademoiselle Polly Mohair, de Lothbury, jeune personne aussi riche que belle.

Je suis, monsieur, etc.

Monsieur,

Je suis l'infortunée femme de l'épicier dont vous publiâtes la lettre il y a trois semaines. Il vous dit d'un ton plaintif et dolent que je perds mon temps à la boutique, que je prends une fille pour garder l'enfant, etc. Cher *Paresseux,* si vous saviez tout, vous n'auriez pas servi ce méchant grondeur. Je lui donnai pour dot trois cents livres sterling, à l'aide desquelles il s'est procuré un fonds de boutique assez considérable. Avec un peu d'économie et d'ordre nous pourrions vivre agréablement ; mais je suis obligée de surveiller deux choses à la fois, ma boutique et mon mari. Monsieur le Paresseux, il faut tout vous dire : il y a près d'ici un cabaret et un jeu de quilles ; c'est là que le vilain homme va tous les jours perdre son argent, dès que j'ai le dos tourné. Pendant son absence, il se fait remplacer par un polisson chargé d'aller le quérir quand il nous vient du monde ; mais il est si longtemps à revenir, et si revêche à son retour, que nous perdons journellement nos pratiques.

Il faut gouverner ceux qui ne peuvent se gouverner eux-mêmes. Je suis résolue de l'attacher désormais à son comptoir ; nous verrons s'il osera chercher noise à ses pratiques. Je ne puis être en haut et en bas en même temps ; c'est pourquoi j'ai pris une fille pour garder l'enfant et servir le dîner : or, je vous le demande, lequel des deux est blâmable ?

Le dimanche, il est vrai, je le fais sortir de la maison, et quelquefois porter l'enfant : mais ne faudrait-il pas que je le portasse, moi ?

Voilà la pure vérité : vous voyez maintenant les motifs qui l'ont engagé à vous écrire. J'espère que vous ferez voir dans une de vos feuilles qu'une femme obligée de veiller sur la conduite de son mari ne peut en même temps garder un marmot et travailler à l'aiguille.
Je suis, monsieur, etc.

Monsieur,

Il existe dans la ville une espèce d'oppression que les lois n'ont encore ni prévenue ni réprimée.

Je suis, de mon métier, porteur de chaise. Vous savez, monsieur, que nous allons partout où l'on nous appelle, et que nous portons quiconque réclame notre assistance. Les personnes dont la vaste corpulence remplit nos chaises veulent, pour un *shilling,* être portées aussi loin que les dames légères dont le poids se fait à peine sentir sur nos bâtons. Assurément on devrait nous payer en proportion de nos peines : il faudrait donc établir dans les places publiques des machines à l'aide desquelles on pèserait les chaises comme on pèse des caisses. Ceux que l'opulence met en état d'être portés donneraient une partie de leur superflu à ceux qui les portent. Je suis, monsieur, etc.

XII

Monsieur,
J'ai souvent observé que l'amitié s'éteint quand deux amis cessent leur commerce, et même sans qu'ils se soient offensés respectivement ; mais aussi je sais, depuis longtemps, que l'oubli est plus dangereux que le blâme : en conséquence je m'empresse de vous envoyer le reste de mon histoire, de crainte que, par le délai d'une autre quinzaine, le nom de Betty Broom ne soit plus connu de vos lecteurs.

Ayant quitté ma dernière place pour me dérober au soupçon ou à l'imputation d'un vol, je pris un logement dans une rue détournée en attendant que j'eusse trouvé une autre condition. J'avais alors de beaux habits. Une de mes voisines, qui demeurait dans un galetas près du mien, m'offrit civilement ses services, se chargeant de garder ma chambre et de la nettoyer pendant mes courses. Je ne savais comment récompenser les services de mon officieuse voisine ; mais quelques jours après je perdis une partie de mon linge. Aussitôt je changeai de logement et résolus de ne plus prendre pour amie l'habitante d'un galetas.

Six semaines après je devins seconde fille de boutique chez un mercier, dans Cornhill, lequel ayant son fils pour apprenti. Ce jeune homme ayant coutume de passer la soirée dans une taverne à l'insu de son père, sa mère m'ordonnait de le conduire silencieusement dans son lit et d'emporter la lumière sans bruit lorsqu'il rentrait. Le temps que je passais à l'attendre était à moi, ainsi je pouvais, ainsi je pouvais l'employer à ma manière. La lecture me dédommageait du sommeil ; j'avais un plaisir infini à passer des soirées à des occupations littéraires ; mais par malheur la première fille surprit mon livre et le remit à ma maîtresse. Celle-ci me dit que les personnes de mon état pouvaient mieux employer leur temps ; que jamais elle n'avait connu des lecteurs qui eussent de bons desseins dans la tête ; qu'elle savait bien s'occuper sans pâlir sur les livres, et qu'elle ne voulait pas qu'une jolie fille comme moi attendît plus longtemps son fils.

Pour la première fois de ma vie je compris qu'il était criminel ou dangereux de savoir lire.

Je fus congédiée décemment, et pour me fermer la bouche, on me donna une petite récompense outre mes gages.

Je devins alors domestique d'une femme de qualité : ce fut la plus heureuse époque de ma vie. Ma maîtresse étant peu fortunée ne pouvait conséquemment se livrer aux plaisirs bruyants de la société : elle s'en consolait en consacrant son temps à la lecture, et parut charmée que je pusse partager ses amusements. Je me levais dès le matin, afin de pouvoir lire à mon aise l'après-dînée. On me permettait de donner librement mon opinion sur mes lectures, et d'en exprimer tout le plaisir que j'y trouvais. Ainsi se passèrent quinze délicieux mois, pendant lesquels je ne me plaignis pas un instant d'être née pour la servitude : mais une fièvre inflammatoire ayant emportée ma chère maîtresse, je n'eus d'autre ressource que de pleurer amèrement sur sa tombe.

L'aisance dans laquelle j'avais vécu me rendait peu propre à une autre place : la politesse de mes mœurs ne s'accordait point avec la grossièreté d'une cuisine. En effet, étant entrée chez un directeur de la Compagnie des Indes, mes maîtres trouvèrent ma conduite bien opposée à celle des autres servantes et conclurent que j'étais une fille de qualité déguisée : ce ne fut pas tout, ils me congédièrent sous prétexte que j'avais quelques desseins cachés.

Alors j'entrai dans une opulente maison à l'autre extrémité de la ville ; Là j'espérais que mes talents ne me seraient point nuisibles ; mais j'étais trop sage pour les filles, et trop propre pour les laquais. Cependant j'aurais pu vivre heureuse sans la ménagère, ma supérieure : elle avait coutume de me faire acheter les provisions, et par malheur elle s'aperçut que je tenais un registre des dépense. Apparemment que ce registre cadrait mal avec le sien, car elle déclara positivement qu'elle seule avait le droit d'avoir une plume et de l'encre à la cuisine.

Elle eut la justice ou la prudence de ne point blesser ma réputation, de sorte que j'entrais dans une maison du voisinage, où je n'avais d'autre emploi que celui de nettoyer les appartements et de faire les lits. Je devins la favorite de madame Simper, la femme de chambre de ma maîtresse. Mon air d'éducation lui faisait d'autant plus plaisir qu'elle ne pouvait souffrir les filles vulgaires. Madame Simper aimait les romans, et toutes les fois que ma maîtresse s'absentait, la lecture était notre unique amusement. Enfin mes talents firent tant de bruit (dans la maison s'entend) que notre économe me chargeait de tenir une partie de ses livres. Alors madame Simper trouva que mon effronterie devenait journellement insupportable ; et puis elle dit charitablement à ma maîtresse que Betty Broom n'avait jamais balayé un appartement depuis son entrée à la maison.

Enfin une dame, atteinte d'une consomption, ayant besoin d'une domestique qui sût lire et écrire, fit le choix de ma personne. Je la servis pendant quatre années ; et quoiqu'elle fût toujours mécontente, elle fondit en larmes quand je lui déclarai que j'étais disposée à la quitter : elle ajouta qu'elle ne m'oublierait pas dans son testament, si je voulais encore endurer l'humeur acariâtre d'une femme valétudinaire. J'obéis et ma maîtresse fit aussitôt un codicille en ma faveur : mais quelques jours après elle brûla son testament, parce qu'en lui servant son gruau j'avais maladroitement mis la cuiller du côté gauche. Deux jours après elle fit un autre testament qu'elle brûla de la même manière, sous prétexte qu'elle trouvait son poulet trop dur. Un troisième devint également la proie des flammes, parce qu'elle avait entendu courir une souris derrière la tapisserie. Après cela je perdis sa faveur pendant quelque temps ; mais sa maladie empiétant, sa colère et sa mauvaise humeur firent place à des sentiments plus doux : elle mourut et me laissa cinq cents livres sterling. Avec cette petite fortune je vais m'établir dans mon village, où je consacrerai chaque jour quelques moments à l'instruction des pauvres filles.

Je suis, monsieur, votre très humble servante,

Betty Broom

Francesco Del Cossa (vers 1436-vers 1477), détail de *l'Annonciation* (1470), collection de la Gemäldegalerie Alte Meister, Dresde, Allemagne.

XIII

Au Paresseux

Monsieur,

Faire connaître une chose par son analyse avec une autre a toujours été le moyen d'instruire efficacement.

L'esprit exercé par la médiation et cultivé par l'étude ; l'esprit qui compare sans cesse ses perceptions, les unes avec les autres, passe facilement d'une idée commune et familière à des vérités abstraites et éloignées.

Parmi les comparaisons que l'humaine sagacité a faites, il en est dont la justesse est sensible et palpable ; par exemple, la poésie et la peinture sont deux arts qui tendent au même but, par l'opération des mêmes facultés intellectuelles ; ils ne diffèrent pas entre eux, qu'en ce que l'un représente les choses par des signes naturels, et l'autre par des signes de convention. L'un est donc généralement mieux compris, par la facilité de saisir ses rapports avec la nature ; l'autre peut étendre les idées plus loin, car les hommes pensent à plusieurs choses et parlent de plusieurs choses sans les voir.

Les autres parallèles, quoique dus au hasard et à l'imagination, offrent quelquefois des rapports très frappants. Le corps animal est composé de membres divers subordonnés à l'âme : de là nous avons appelé corps tout assemblage d'individus réunis par intérêt commun ; delà nous avons fait la comparaison du corps naturel et du corps politique.

Dans ces similitudes imaginaires, le même mot conserve à la fois son acceptation primitive et son acceptation métaphorique. Ainsi la santé, dans le corps naturel, est opposée à la maladie ; mais dans le corps politique, on l'oppose à l'adversité. Quoi qu'il en soit, ces parallèles sont plus ingénieux que vrais : ils plaisent souvent, mais ils ne convainquent jamais.

Un philosophe de mes amis se livre souvent à des spéculations de cette espèce : il a découvert que les qualités requises pour la conversation sont exactement représentées par un *bowl* de punch.

Le punch, dit ce profond investigateur, est une liqueur composée d'esprit, d'acides, d'eau et de sucre. Les substances spiritueuses et volatiles sont l'emblème de l'esprit et de la vivacité ; l'acide du citron désigne parfaitement la piquante raillerie et l'âpre censure : le sucre est l'image naturelle de la fade adulation et de la doucereuse complaisance. Enfin, l'eau est le véritable hiéroglyphe de l'innocent et paisible caquet.

Les esprits volatils seraient trop violents s'ils n'étaient combinés avec d'autre substances : ils ne reproduiraient la folie sans l'enjouement, et enflammeraient le sang au lieu d'étancher la soif. C'est ainsi que dans la conversation une surabondance d'esprit fatigue l'auditeur et lui cause des émotions plus violentes qu'agréables ; c'est un tyran, un oppresseur dont l'audace surprend sans jamais plaire.

Les acides donnent à cette charmante liqueur le don de stimuler le palais. La conversation deviendrait triste et languissante si la censure n'excitait quelquefois la paresse et ne ranimait l'indolence. Mais les acides sans mélanges déchireraient le palais et gâteraient les traits du visage par d'affreuses convulsions : celui qui n'a d'autres qualités que la pénétration et la causticité, qui s'occupe continuellement à censurer, à découvrir les défauts d'autrui, qui parle sans cesse de les punir ; celui-là, dis-je, sera bientôt délaissé, craint et redouté.

Le goût du sucre plaît généralement ; mais on ne peut en faire un long usage sans le mélanger ; de même la douceur et la courtoisie plaisent au premier abord ; mais elles deviennent insipides quand elles ne sont pas réunies à des qualités plus vives et plus animées. La principale vertu du sucre est de modérer le goût des autres substances ; dans la conversation, la douceur sert aussi à mitiger l'amertume et l'aigreur des vérités trop dures.

L'eau est le véhicule universel qui transporte toutes particules nécessaires à la substance ou l'accroissement du corps ; l'eau est d'une indispensable nécessité dans toutes les circonstances de la vie. De même on négocie toutes les affaires du monde par un langage simple, sans art et sans affectation ; par un langage que l'imagination n'embellit point ; par un langage également dépourvu du miel de la flatterie et du sel de la satire. De tous les ingrédients qui composent le punch, l'eau est le seul qu'on puisse boire sans l'altérer ; l'eau suffit à l'homme tant qu'il ne se rée point des besoins artificiels. Quand nous voulons simplement nous instruire, nous aimons une conversation sas apprêt ; c'est dans les seuls instants de paresse ou d'orgueil que nous recherchons les plaisirs de l'esprit ou les jouissances de l'adulation.

Celui-là seul plaira longtemps, qui, tempérant l'acide de la satire par le sucre de la politesse, et qui, mitigeant la chaleur de l'esprit par la froideur de l'humble babil, saura faire un vrai punch de conversation. Or, comme on boit d'autant plus de punch qu'il contient une plus grande quantité d'eau, de même un homme sera d'autant mieux accueilli dans un cercle qu'il sera plus simple et plus diffus dont son langage.

Je suis, monsieur, etc.

L'USAGE de remplir les journaux d'avertissements et de joindre aux affaires publiques des faits minutieux et domestiques est parvenu à son état actuel par des degrés lents et presque imperceptibles.

L'invention est la marque distinctive du génie ; celui qui, le premier, apprit aux nouvellistes qu'il vendait, dans telle ou telle rue, de la poudre, des houppes, de la pommade, etc., et qui profita de l'instant où la curiosité générale était excitée par le bruit d'un siège ou d'une bataille, celui-là, dis-je, avait profondément étudié le cœur humain. Mais dès qu'il eut montré la route, il fut facile de le suivre. Maintenant chacun sait la méthode aisée d'informer le public qu'il veut acheter ou vendre, que ses marchandises sont intellectuelles ou matérielles, qu'il apprend les mathématiques ou qu'il fait des habits, qu'il est élève sans précepteur, ou précepteur sans élève, etc.

On méprise tout ce qui est commun ; les demandes publiques sont aujourd'hui si nombreuses qu'on les lit avec indifférence : il faut donc fixer l'attention des lecteurs par des promesses magnifiques, et quelquefois par une éloquence sublime et pathétique.

Une promesse, une grande promesse est l'âme d'un avertissement. Je me souviens « d'une certaine savonnette qui avait la propriété merveilleuse d'affiler le tranchant du rasoir ». J'ai lu dans certains papiers « qu'un particulier voulait vendre, argent comptant, un duvet de lit, supérieur, sans comparaison, à celui que l'on appelle ‹ duvet de loutre ›. En effet, ajoutait le vendeur, ce duvet réunit plusieurs avantages qu'il est impossible d'énoncer ici. Par exemple, une couverture de ce duvet est plus légère qu'une couverture ordinaire, et plus chaude que quatre ou cinq tout à la fois. »

Il est cependant des marchands qui savent combien les hommes aiment la sincérité modeste ; en conséquence un marchand de « fluides pour la beauté » vend à Londres une lotion qui détruit les boutons, emporte les taches de rousseur, adoucit la peau et donne de la fermeté aux chairs. Mais, par une généreuse horreur pour le mensonge, le vendeur confesse ingénument que cette lotion, toute précieuse qu'elle est, « ne peut rendre l'éclat de quinze ans à une femme qui compte dix lustres ».

Le pathétique des avertissements doit avoir pénétré le cœur de quiconque se rappelle le zèle ardent d'un marchand de bijoux. Il vendait « des colliers anodins pour sauver de la mort les pauvres enfants atteints du mal de dents » ; avec quelle tendance il recommandait aux mères de ne pas se rendre coupables de la mort de leurs enfants, faute d'un « collier anodin » !

Un auteur célèbre nous a fait connaître le dromadaire et le chameau d'une manière vraiment sublime : je lui observe que la capitale possède dans ce moment une rareté plus digne de son éloquente plume. C'est « un fameux guerrier indien, habillé comme les Indiens naturels lorsqu'ils vont à la guerre, ayant le visage et le corps peint, armé de son scalpel, de son coutelas et de tous les autres instruments de guerre : spectacle digne de la curiosité d'un véritable Anglais ». Un Indien revêtu de ses habillements guerriers est une fort belle chose à voir ; mais s'il porte avec lui son scalpel et son poignard, il y a beaucoup de véritables Anglais qui ne voudront le voir qu'à travers une grille.

Des critiques judicieux ont remarqué que la tristesse salutaire des tragédies s'effaçait promptement par la joie folle qui règne dans nos épilogues *.

* On sait que le théâtre des Anglais est loin de sa perfection ; mais ce qui dénote le plus leur mauvais goût dans le genre dramatique, c'est l'usage ridicule des prologues et des épilogues toujours pleins de doubles ententes et de vers indécents. N'est-il pas singulier de voir un tyran égorgé ou détrôné revenir sur la scène pour débiter des polissonneries aux spectateurs ?

Le même inconvénient naît du bizarre arrangement des annonces publiques. On associe les objets les plus nobles aux objets les plus ridicules. Le dromadaire et le chameau doivent avoir beaucoup perdu de leur dignité en se trouvant placés entre « l'excellente moutarde » et « le véritable élixir de Daffy ». Pour moi j'avoue que je n'ai pu retenir mon indignation en voyant « l'illustre guerrier indien », immédiatement suivi du « beurre frais de Dublin ».

L'art d'« annoncer » est maintenant si près de la perfection qu'il est inutile de proposer des encouragement aux amateurs. Mais comme toute profession, pour être bien exercée, ne doit pas nuire à la société, je ne puis m'empêcher de faire un reproche à ces maîtres de l'oreille publique. Pourquoi se décréditent-ils mutuellement ? À quoi bon la dispute qui s'est élevée dernièrement sur « les cuirs de rasoirs », et l'altercation qui subsiste maintenant au sujet de « l'eau de Luce » ?

Dans une annonce on permet à tout homme de bien parler de lui ; mais je ne sais pas pourquoi il s'arrogerait le privilège de censurer ses voisins. Il peut vanter ses vertus ou son mérite, mais non pas exclure les autres des mêmes prétentions.

Celui qui publie ses talents doit mûrement réfléchir à sa démarche ; et comme son nom figurera parmi les noms du roi de Prusse et de l'empereur d'Allemagne, il faut qu'il songe à ce rendre digne d'une pareille association.

On doit aussi des égards à la postérité. Il est des personnes diligentes, et curieuses qui rassemblent les papiers précisément par ce que les autres les négligent de sorte qu'ils deviendront rares avec le temps. Comment concilier tant de contradictions, lorsqu'on lira ces recueils dans un autre siècle ? Comment distribuer aux tailleurs et aux couturières de notre âge la dose de réputation qu'ils méritent ?

Tout ces abus sont dignes de considération ; il me suffit d'insinuer qu'il est facile de les corriger ; mais telle est la condition des hommes : ce qu'ils ont tous les droit de faire, peu l'entre-prennent avec les soins et les qualités nécessaires.

XV

Au Paresseux
Monsieur,
L'intérêt que vous avez pris à Betty Broom m'engage à vous faire part de ma détresse. Les tourments que j'éprouve, bien qu'ils ne soient pas extraordinaires, n'ont peut-être pas encore été remarqués de ceux qui, vivant loin des dames, ne connaissent que leur caractère général.

Pardonnez si je trouble votre repos : hélas ! je périrais de dépit si j'étais forcée de garder le silence. Ma maîtresse m'a tant et tant désolée que je ne puis plus me contraindre, quoiqu'il ne me soit pas permis de lui représenter ses torts et mes griefs. Les domestiques vulgaires peuvent disputer, demander leurs congés, et chercher d'autres places : mais si celles qui servent les grandes dames ont le malheur de les offenser, la seule ressource qui leur reste est de retourner au village.

Je suis femme de chambre d'une dame qui voit bonne compagnie et fréquente les lieux à la mode. Toutes mes camarades du quartier me portent envie, parce que peu de comtesses quittent leurs habits aussi souvent que ma maîtresse, et que personne ne partage avec moi. En effet, outre que je suis toujours richement vêtue, je vends encore de belles robes à plusieurs dames de campagne, dans le temps des courses et des assises. L'économe et la ménagère se sont ligués contre moi : ils voudraient me faire congédier et se mettre à ma place ; mais madame, ayant découvert leur trame, m'a assurée, en disant qu'elle n'aurait jamais de « filles grossières » à son service.

D'après cela, monsieur le Paresseux, vous me croyez heureuse et contente, mais vous ignorez que ma maîtresse est d'un caractère bizarre : elle ne me donne jamais des ordres en termes directs, car il lui faut une fille intelligente qui sache deviner ses pensées.

Cependant, ne croyez pas qu'elle veuille faire entendre quelque chose qu'elle rougisse d'exprimer ; assurément personne n'a de sentiments plus purs et des intentions plus droites : elle n'a rien à cacher et rien à dire. Mais elle me donne toujours ses instructions d'une manière figurée ; elle est énigmatique en tout, sans autre motif que celui d'exercer mon esprit et le sien.

Je ne puis vous donner une idée de son style que par des exemples. Dernièrement elle me dit : « Molly, toutes les femmes sont ce soir à la cour en tablier blanc. » C'était pour me faire comprendre qu'elle voulait un tablier blanc. Veut-elle avoir une chaise à porteur ? « Molly (me dit-elle), les rues sont-elles propres ? » Veut-elle que je mouche la chandelle ? « Molly, croyez-vous donc que j'aie des yeux de chat ? » Son chocolat est-il retardé, elle vante ironiquement « les bienfaits de l'abstinence », etc.

Elle s'efforce surtout de me rappeler le passé par un seul mot. Quand elle a besoin de la marchande de modes, elle me dit simplement : « Molly, vous connaissez madame Ruban. » Souhaite-t-elle une nouvelle robe, elle observe que « Monsieur Taffetas, le mercier, était ici la semaine dernière ».

Tout cela m'incommoderait peu si ma maîtresse, en mettant mon esprit à la torture, n'y mettait aussi le sien. En effet, cher Paresseux, ne serait-il pas plus simple de dire : « Songez à mes tasses » que de parler du « mail » ? Pourquoi, au lieu de s'exprimer clairement, se donner sans cesse la peine de composer des énigmes, et à moi celle de les expliquer ?

Quand j'entrais à son service, je n'étais pas si savante que je le suis maintenant ; la lecture m'a formée. Cette dame, d'un esprit fort ordinaire, fut d'abord désespérée de mon ignorance : elle confondit le manque de connaissance avec le manque d'entendement ; c'est-à-dire en bon anglais, qu'elle me prit pour une sotte. Voici sur quoi son jugement était fondé. Un jour elle me sonna ; je courus aussitôt à sa chambre et je fus apostrophée de la sorte : « Molly, sommes-nous dans la nouvelle Zemble ? » J'ignorais la signification de cette demande, et je répondis modestement : « Madame, je n'en sais rien. » Voici le mot de l'énigme : Madame avait sonné deux fois, je n'avais entendu qu'à la seconde, et madame faisait allusion à une contrée où la rigueur du froid gèle les sons et les empêche de se propager*.

* Le son, n'étant qu'un bruit causé par les vibrations de l'air, ne peut être gelé par le froid excessif. Molly raisonne ou fait raisonner sa maîtresse en mauvaise physicienne. Si le son, dans les pays très froids, se propage moins que dans les climats tempérés, c'est que l'air y est plus rare. La cause de ce phénomène est démontrée par l'expérience. Le carillon d'un timbre placé sous la machine pneumatique s'affaiblit à mesure qu'on puise l'air contenu dans le récipient.

Une autre fois, comme je la coiffais, elle se mit tout à coup à parler de Méduse, de serpents, d'hommes changés en pierres, et des filles qui feraient des Gorgones de leurs maîtresses, si l'on n'y prenait garde*.

* On appelle Gorgone les trois filles de Phorcus et de Ceta; elles demeuraient, suivant Hésiode, près du jardin des Hesþérides et changeaient en pierre ceux qui les regardaient. Elles n'avaient qu'un seul œil dont elles se servaient tour à tour. On les peint coiffées de couleuvres, avec de grandes griffes de lion aux pieds et aux mains. Persée délivra la terre de ces trois montres, connus dans la fable sous les noms de Méduse, Euryale et Sthenyo.

La frayeur s'empara de mes sens, je jetais les yeux autour de moi; mais enfin ma maîtresse, voyant qu'elle perdait son latin avec moi, changea de ton, et me pria très vivement de prendre le fer à friser. Tout son galimatias mythologique signifiait qu'il fallait arranger ses cheveux.

Ce n'est pas sans indignation, monsieur le Paresseux, que je découvre dans cette artificieuse vexation quelque chose qui passe le caprice de montrer une supériorité ennemie de toute opposition, la cruelle satisfaction de voir un esprit dans la détresse et forcé de trouver ce qu'on lui cache ingénieusement ; enfin le désir détestable de gourmander durement des fautes involontaires et souvent inévitables. Si, contre son attente, je devine juste ce qu'elle veut dire, je vois aussitôt un nuage de mécontentement se répandre sur son visage, et j'ai souvent craint de perdre sa faveur en m'apercevant qu'elle voulait m'embarrasser.

Cependant elle a triomphé, ce matin, de toute ma sagacité. En sortant de sa chambre elle m'a dit ces mots mystérieux : « Molly, vous savez » ; puis elle s'est jetée dans sa voiture. Ce que je dois savoir est un secret pour moi ; mais si je ne sais pas avant son retour (eh ! bon Dieu que pourrais-je savoir ?), ma stupidité lui fournira un prétexte de me bouler pendant quinze jours, et peut-être de donner à la ménagère la première robe qu'elle quittera.

Je suis votre humble servante,

Molly L'esprit

XVI

Au Paresseux

Monsieur,

J'ai le malheur d'être la femme d'un bel esprit, et par conséquent je ne puis pas moins à plaindre que tous les infortunés dont vous avez parlé dans vos feuilles.

J'épousai mon mari trois mois après l'expiration de son apprentissage. Quand notre argent fut mis en communauté, nous montâmes une grande et magnifique boutique. Pendant les cinq premières années de notre établissement, mon mari fut aussi diligent que civil : l'estime et la confiance nous attachèrent ceux que la curiosité attire ordinairement chez les nouveaux marchands ; une pratique satisfaite de son marché et de la politesse des vendeurs en procurait une autre, et du matin au soir nous demeurions au comptoir.

Ainsi notre richesse et notre réputation augmentaient chaque jour. Mon mari mangeait souvent au Change chez des négociants à cent mille livres sterling de rente ; et toutes les fois que j'allais aux halles, les femmes des magistrats me faisaient de profondes salutations.

Vous concevez sans peine combien j'étais contente de mon sort : car est-il un bonheur plus grand que celui de s'enrichir journellement ? J'avoue sans détour que, croyant être bientôt la femme d'un shérif*, je rompis mes liaisons avec plusieurs de mes voisines ; que j'engageai mon époux à recevoir bonne compagnie, et à ne plus fréquenter les petits bourgeois.

* C'est un officier chargé de faire exécuter les lois, de nommer les jurés et d'expédier les affaires.

De son côté, s'apercevant que l'*ale* dérangeait sa constitution, il se rendit tous les soirs dans une taverne où il entendait des critiques disputer sur le mérite des différents comédiens de la capitale. Ces hommes désœuvrés l'entraînèrent au ſpectacle : il y trouva d'abord peu d'agrément, car il n'y comprenait rien, et communément il rêvait à ses affaires pendant la représentation.

Cependant, après y avoir été une fois, il y alla une seconde, puis une troisième, quoique je lui fasse voir qu'il perdait son argent à de pareilles bagatelles. Enfin le ſpectacle lui devint si nécessaire qu'il était triſte quand il manquait un soir. Il me pressa longtemps de l'accompagner ; il fallut céder et voir tragédie appelée *Macbeth*. De retour à la maison, je lui signifiai que je n'aimais point à voir des hommes se croire des fantômes et des eſprits, des généraux et des rois, et se promener pendant leur sommeil, tandis qu'ils veillent aussi bien que les ſpectateurs. Il me répondit que je devais prendre une plus haute idée de la comédie ; que le ſpectacle était le plus raisonnable des amusements, et qu'il fallait donner du relâche à l'eſprit après les affaires de la journée.

Peu à peu il fit connaissance avec quelques comédiens, et souvent, après le ſpectacle, il leur donnait à souper, ce qui lui valait ses entrées derrière la scène.

Bientôt il perdit une partie de ses matinées aux mêmes folies, et pendant un hiver entier il aſſiſta régulièrement à toutes les répétitions ; mais ce genre d'oisiveté l'ennuya, et la comédie, disait-il, n'était rien sans société.

Son ardeur pour les divertissements de la soirée prit de nouveaux accroissements. Il acheta une épée et donna cinq *shillings* chaque jour pour occuper une place dans les loges. Il allait souvent dans un lieu qu'il appelle Green-Room, le rendez-vous de tous les beaux eſprits ; et quand il était de retour, il ne faisait rien autre chose, pendant trois jours, sinon de répéter leurs plaisanteries et leurs disputes.

Maintenant la comédie est l'objet de toutes ses pensées. Il invite trois fois la semaine plusieurs de ses amis, avec lesquels il sable du clairet et parle de drames. Dès le matin, il lit les affiches ; et s'il se rappelle quelques vers de la tragédie qui doit être représentée, il se promène dans la boutique, les déclame avec tant de véhémence et de gestes si étranges que tous les passants se rassemblent à la porte.

Son plus grand plaisir, quand je l'épousai, était d'entendre vanter la situation de la boutique, et de compter tous nos devanciers qui s'y sont enrichis ; mais aujourd'hui il devient hargneux quand je lui parle d'affaires : il n'aspire qu'à la réputation de bel esprit.

Il s'est fait un nouveau langage dans la société de ses savants amis, de sorte que son style est inintelligible pour nos voisins. S'il arrive qu'une pratique lui parle trop longtemps, il se plaint d'avoir été fatigué par un mauvais bavardage ; il rit des lettres de ses amis parce que leurs termes sont impropres et mal choisis, et souvent il déclare qu'il ne veut plus donner ses soins aux minuties d'une boutique.

Il est fort heureux que je sache tenir des livres, car mon mari se montre rarement, depuis qu'un de ses amis lui a dit qu'il avait du génie pour la poésie tragique. Il s'enferme cinq à six heures par jour, et quand je lui porte quelque papier à lire ou à signer, je l'entends parler avec beaucoup de chaleur, tantôt d'Amour et de Beauté, tantôt d'Amitié et de Vertu, mais plus souvent de Patrie et de Liberté.

Que faut-il penser, monsieur, d'un marchand qui parle sans cesse de liberté ? Il a toujours ce mot à la bouche depuis son initiation aux sociétés savantes ; dans toutes les occasions il craint pour notre liberté, et semble prêt à tout hasarder pour la liberté. Que signifie tout cela ? Il n'a que trop de liberté ; plût à Dieu qu'il en eût moins ! Nous nous en trouverions mieux l'un et l'autre.

Un de ses amis, qu'il appelle son « critique » vient deux fois la semaine lire ce qu'il écrit. Ce critique lui dit que sa pièce est un peu irrégulière, mais que plusieurs scènes détachées brilleront « prodigieusement », et que le caractère de Bombulus est « merveilleusement » tracé. Mon auteur lui prend aussitôt la main, l'appelle le meilleur des amis, le remercie de sa sincérité et lui déclare qu'il déteste les flatteurs. J'ai tout lieu de croire qu'il ne quitte jamais son ami sans lui prêter deux guinées, et je crois même qu'il se rendit sa caution dernièrement.

Ce genre de vie diminue notre crédit, sans faire beaucoup d'honneur à mon époux comme littérateur. En effet, il semble toujours être le dernier dans une compagnie. Lorsqu'il était à son comptoir, il avait coutume d'être vif, laborieux, enjoué, comme un homme qui connaissait ses devoirs, et ne craignait pas d'en regarder un autre en face. Mais parmi les beaux-esprits et les critiques, il est craintif et timide ; il n'ose même pas lever la tête à sa propre table. Cher Paresseux, conseillez-lui, si vous pouvez, de rentrer dans son premier élément : dites-lui que l'esprit ne donne jamais les richesses, et qu'il est des pays où les richesses donnent toujours de l'esprit.

Je suis, monsieur, etc.

Débora Gingembre

XVII

JE SOUPAIS avant-hier avec mon ami Guillot Merveille, qui revient du Devonshire où ses affaires l'avaient obligé de se rendre. Comme il me connaît pour un auditeur très patient et qu'il cherche ma compagnie de préférence, il profita de l'occasion pour me détailler les particularités les plus minutieuses de son voyage.

Guillot n'est pas de ces gens qui vont et reviennent sans conter des nouvelles. L'histoire de son expédition est capable de faire horreur à quiconque n'a jamais voyagé : il a si souvent passé de l'horreur à la joie qu'il doute si jamais il exposera à la joie qu'il doute si jamais il exposera son corps ou son âme à des fatigues et des dangers semblables.

Quand il quitta Londres, le ciel était calme et promettait une belle journée. Mais Guillot est né pour lutter contre les difficultés : ce qui lui arriva pouvait arriver à tout autre. À peine avait-il fait dix milles que la pluie le surprit. Quel parti prendre dans cette critique conjoncture ? Sa grande âme l'empêcha de reculer : il fit ce que le roi de Prusse aurait fait en pareil cas ; il abaissa son chapeau, boutonna son manteau, se raidit contre le danger, et s'arma d'un courage stoïque, dans l'espérance que le calme succéderait à la tempête.

Sa confiance ne fut pas longtemps à l'épreuve. Il rencontra une hôtellerie, mit pied à terre, y entra, et reçut un accueil aussi gracieux que civil.

Après s'être rafraîchi et restauré pendant deux heures, il regarde le ciel, le trouve serein, fait venir son cheval et continue sa route sans éprouver d'autres accidents dignes d'être transmis à la postérité.

Guillot, persuadé que le plaisir fait oublier les peines, et que la bonne chère rétablit les forces nécessaires aux grandes entreprises, ordonna un élégant souper, but deux bouteilles de clairet et passa la première partie de la nuit dans un paisible repos. Mais à son réveil un présage funeste lui annonça les malheurs du lendemain ; la pluie frappait les fenêtres avec tant de violence que la nature semblait approcher de sa dissolution.

Quand il se leva, il trouva tout le pays inondé, comme il s'y attendait. Quoi qu'il en soit, il se joignit à d'autres voyageurs qui faisaient la même route, et arriva sain et sauf au lieu de dîner, quoiqu'à chaque pas le cheval fit sauter la boue en l'air.

L'après-dîner, Guillot, s'étant séparé de sa compagnie, partit seul, et passa plusieurs mares d'eau dont il était impossible de calculer les profondeurs ; il ne peut même pas y songer sans frémir de sa témérité ; mais Guillot est capable d'exécuter les entreprises les plus hardies ; Guillot déteste de tout son cœur les lâches et les poltrons.

Mon ami devait coucher le second soir à cinquante milles de Londres, dans une maison qu'il ne connaissait pas ; mais voyant une auberge de belle apparence, il entra résolument dans la cour ; et comme le respect (ce qu'il sait très bien) s'accorde en raison du bruit que l'on fait, Guillot apostropha son hôte d'un ton ferme et remplit la maison de ses clameurs.

Le troisième jour, le soleil et monsieur Guillot Merveille se levèrent ensemble. Les dangers qu'il courut furent sans nombre. « Fasse le ciel (dit-il) que jamais mortel ne se trouve dans une crise semblable ! » Les chemins étaient moins fréquentés et le pays plus désert : il fit près de deux milles dans des lieux effrayants, sans rencontrer une seule âme avec laquelle il pût s'entretenir. Il avoue qu'en voyant une région solitaire, des champs arides, des arbres dépouillés, des montagnes couvertes de nuages, et des campagnes inondées, il avoue, dis-je, qu'il ne put tenir contre un mouvement de mélancolie, et qu'il désira d'arriver promptement à sa destination.

Cependant, il se consolait en songeant que ses amis ne partageaient pas sa détresse : « Car, se disait-il, s'ils étaient ici, je souffrirais beaucoup plus pour eux que pour moi-même. »

Au milieu de ces réflexions, il arrive à une ville et trouve un dîner qui dissipe ses idées funestes. Mais le bonheur est court, et les misères sont longues dans cette vie. Il remonte à cheval ; nouveaux périls, nouvelles désolations. Le soleil termine sa courbe et laisse le malheureux Guillot dans l'horreur des ténèbres. Il se repent alors de s'être livré aux douceurs d'un trop long repos à la dernière hôtellerie. Cependant il continue de suivre un chemin qui devient de plus en plus invisible : tantôt son cheval heurte contre des pierre énormes, tantôt il trébuche dans un amas d'eau boueuse. Guillot ne sait plus où il va ; il croit à chaque pas rencontrer la mort...

Tandis qu'il s'agite dans l'épaisseur des ombres, son coursier s'arrête soudainement. Guillot avait souvent entendu vanter l'instinct des chevaux ; il soupçonne un danger imminent : il s'imagine être sur le bord d'une rivière silencieuse et profonde, ou près d'un cadavre étendu sur la route...

Il se recueille un instant, reprend ses esprits, essaye de descendre pour chercher, dans le ténèbres, la cause qui réprime l'ardeur de son compagnon... Un homme se présente avec une lanterne et ouvre une grille.

Guillot, rassuré, prend un guide, gagne la ville sans encombre, se couche, et dort tranquillement jusqu'au matin.

Le reste de son voyage ne fut que dangers.

Il gravissait sur des montagnes escarpées et rencontrait des précipices que les vulgaires mortels ne pourraient regarder sans horreur ; il franchissait des marais qui eussent pu engloutir des armées entières ; il passait des fleuves aussi dangereux et rapides que le Rhône ; les ponts tremblaient sous ses pas ; ce n'était partout que gouffres fumants, qu'abîmes terribles : il parcourait des landes incultes ; il était exposé à toute la rage des éléments...

La neige couvrait son visage... La tempête mugissait à ses oreilles...

Telles sont les couleurs avec lesquelles Guillot peint ses aventures. Il emploie des mots sonores, des images hyperboliques, jusqu'à ce qu'il ait perdu le pouvoir de narrer. Une route sur laquelle les plus pesants chariots passent et repassent nuit et jour sans danger, est pour l'ami Guillot un désert de Sibérie, où le voyageur endure toutes les fatigues imaginables. Il ne manque à ses récits, pour être romanesques, que des géants et dragons. Mais si Guillot racontait son histoire en termes simples et naturels, rien n'étonnerait ses auditeurs ; il aurait éprouvé les vicissitudes ordinaires de la pluie et du beau temps.

LE NOMBRE des livres est une des particularités qui distinguent le siècle actuel ; chaque jour on nous annonce de nouvelles entreprises littéraires, en nous donnant l'espérance flatteuse de devenir plus sages que nos bons aïeux.

La multitude des écrivains a-t-elle augmenté notre bonheur ou nos connaissances ? C'est un problème dont la solution est difficile à trouver.

L'auteur qui nous apprend des choses inconnues avant lui mérite nos respects comme instituteur ; celui qui nous instruit par des méthodes nouvelles et faciles doit être chéri comme bienfaiteur, et s'il sait nous procurer des plaisirs innocents, il sera courtisé comme un aimable camarade.

Mais ceux qui remplissent le monde de livres ont rarement pour objet de plaire et d'instruire ; souvent ils n'ont d'autre besogne que d'avoir des monceaux de livres devant eux, d'en extraire un tiers sans y joindre aucune de leurs pensées et sans pouvoir juger si les matières qu'ils dérobent ne sont pas elles-mêmes des compilations.

Je ne prétends pas que toutes les compilations inutiles. Souvent, dans les ouvrages, la science est éparse, sans ordre et sans goût ; les auteurs d'un génie vaste s'éloignent du sujet par de longues digressions qui, à la vérité, valent souvent mieux que des traités méthodiques, mais qui cependant ne sont pas connues, faute d'avoir été annoncées dans le titre ; or le compilateur qui les recueille sous des titres convenables travaille très heureusement : s'il ne montre pas de grands talents dans l'ouvrage, au moins il facilite les progrès des autres, et en rendant aisée l'acquisition des choses déjà écrites, il peut donner à des esprits plus vigoureux que le sien l'occasion de s'enrichir d'idées neuves et de vues excellentes.

Mais les collections fraîchement sorties de nos presses ont coûté peu de temps et de recherches ; elles engendrent la confusion sans produire aucune utilité réelle.

On a remarqué qu'une société corrompue a beaucoup de lois : je crois qu'il est également vrai qu'un siècle ignorant a beaucoup de livres. Quand les trésors des antiques connaissances sont ignorés, quand les auteurs originaux sont oubliés, les compilateurs et des plagiaires s'empressent à nous donner ce que nous possédons déjà et s'illustrent en mettant devant nos yeux ce que notre lenteur nous avait caché.

Cependant, il ne faut pas indistinctement censurer les compilateurs. La vérité, comme la beauté, change de modes et plaît aux différents esprits selon les divers ornements dont elle est parée. Celui qui ramène l'attention des hommes sur les sciences délaissées étend certaine- ment la littérature de son siècle. À mesure que les mœurs des nations varient, de nouveaux sujets de persuasion deviennent nécessaires, et l'imagination produit de nouvelles combinaisons ; de sorte que l'écrivain qui s'accommode au goût régnant est sûr d'avoir des lecteurs qui peut-être auraient dédaigné de meilleures productions.

Obliger tout homme qui écrit à dire des choses nouvelles, c'est vouloir réduire les auteurs à un très petit nombre ; obliger les plus fertiles génies à dire uniquement des choses nouvelles, c'est vouloir réduire les volumes immenses à quelques pages ; mais néanmoins la répétition devrait avoir ses bornes ; on devrait cesser de remplir les bibliothèques des mêmes pensées diversement exprimées, et des mêmes livres diversement décorés.

Le bien ou le mal produit par ces écrivains du second ordre est rarement de longue durée : comme ils doivent leur existence à la mobilité des modes, ils disparaissent communément lorsque des modes nouvelles succèdent aux anciennes.

Il est rare que les auteurs passent de siècle en siècle, parce qu'ils n'ont d'autre droit à la renommée que de satisfaire la curiosité présente, de remplir les désirs du moment ou de produire des avantages passagers.

Mais quoique les écrivains du jour désespèrent de passer à la postérité, ils devraient au moins ne pas nuire à leur siècle ; quoiqu'ils ne puissant arriver au dernier degré de la gloire, ils devraient ne point se rendre dangereux ; ne pourraient-ils pas s'instruire leurs contemporains ? Ne pourraient-ils pas consacrer leurs faibles talents à des vues utiles et honnêtes ?

Un sage de l'Antiquité pensait qu'un gros livre était un grand mal ; s'il eut vu l'état actuel de notre littérature, il aurait sans doute pensé que la multitude de nos livres est une multitude de maux, il aurait re- gardé nos infatigables et nombreux folliculaire comme des prédateurs de la vie humaine, comme des bêtes de proie et des essaims d'insectes dévorants.

XIX

IL EST ordinaire de mépriser ce qui environne et de fixer ses regards sur des objets éloignés :

c'est ainsi que les esprits occupés des biens futurs laissent souvent échapper des biens présents et d'une acquisition facile. La vie, quoique très courte, le devient davantage par la perte du temps, et ses progrès vers le bonheur, quoique lents, sont encore retardés par d'inutiles travaux.

La difficulté d'acquérir des connaissances est universellement avouée. Fixer profondément dans l'esprit les principes de la science, établir leurs limites, déduire la longue succession de leurs conséquences, saisir tout l'ensemble des systèmes multipliés, avec des arguments, les objections et solutions, rassembler dans sa mémoire des faits sans nombre, des apophtegmes, des propositions, et mille autres choses dont aucune n'a de connexion avec les autres, est une tâche qui, bien qu'entreprise avec ardeur et continuée avec soin, doit demeurer imparfaite par la fragilité de nature.

Rendre le chemin de la science moins court et moins facile est certainement une absurdité; cependant c'est l'effet qui résultera de notre mépris pour la littérature anglaise et de notre inquiétude continuelle à chercher les lumières hors de notre foyer. On s'instruit plus dans sa propre langue que dans les langues étrangères : au lieu de chercher des instituteurs dans les autres climats, essayons si nous ne pourrions pas nous épargner des peines en les cherchant parmi nous.

Les richesses de la langue anglaise sont plus grandes qu'on ne le suppose ordinairement. Plusieurs livres utiles et précieux gisent in- connus dans les boutiques des libraires : c'est un heureux hasard si les compilateurs les ouvrent quelquefois et les dépouillent de l'esprit qu'ils recèlent. Je suis loin de vouloir insinuer que les autres langues ne sont pas nécessaires à ceux qui, aspirant à la gloire d'être immortels, consacrent leur vie entière à l'étude; mais ceux qui lisent pour le seul amusement, ou qui, sans prétendre aux couronnes littéraires, lisent pour être utiles à leurs concitoyens et mériter une réputation vulgaire, ceux-là, dis-je, trouveront dans les auteurs nationaux de quoi remplir leurs instants de loisirs et s'instruire comme ils le désirent.

Je ne dis rien de nos poètes : ce sont peut-être les seuls auteurs auxquels leur patrie ait rendu justice. Nous regardons ceux que l'Angleterre a produits, depuis Spencer jusqu'à Pope, comme supérieurs à tous les génies dont le continent peut s'enorgueillir : c'est pour cela que les poètes étrangers, quoique l'on en parle familière- ment, ne sont guère lus que par ceux qui veulent en emprunter les beautés.

Il n'est, je crois, aucun art libéral que l'on ne puisse parfaitement apprendre dans la langue anglaise : celui qui prétend à des connaissances mathématiques les acquerra parmi ses compatriotes et s'instruira dans toutes les sciences abstraites; celui qui veut connaître la nature des corps d'après les effets visibles et certains se trouve malheureusement placé dans un pays où la physique expérimentale est enseignée publiquement, et d'où elle s'est répandue dans toutes les autres contrées.

L'amateur des belles lettres n'a besoin d'aucun secours étranger. Quoique notre idiome (n'étant pas fort analogique) donne rarement lieu à des recherches grammaticales, nous ne manquons pas d'auteurs qui ont examiné les principes du langage. Quant aux critiques, nous en possédons un très grand nombre : les frivoles pédants, éclairés par eux, son en état de nous prescrire des règles rarement suivies et nous parler de livres qu'on ne lit point.

Depuis la Réforme jusqu'à présent, les ouvrages théologiques ont spécialement embelli et orné notre langue : les théologiens, considérés comme commentateurs, comme controversistes ou comme prédicateurs, ont indubitablement surpassé de beaucoup ceux des autres nations. Aucune des langues vivantes ne possède tant de connaissances théologiques ; aucune nation de l'Europe ne peut se flatter d'avoir tant de théologiens à la fois profonds, élégants et pieux. Les autres communions ont peut-être des écrivains aussi habiles et aussi laborieux que les nôtres, mais elles conviendront de notre supériorité, par rapport au nombre et au mérite réunis. Il est inutile de parler de la morale ; elle est comprise dans la théologie pratique, et peut-être est-elle mieux enseignée dans les sermons anglais que dans les écrits anciens et modernes. Je ne m'arrête pas sur notre métaphysique : quiconque lit les ouvrages de nos théologiens voit aisément jusqu'où la capacité humaine a pu pénétrer.

La forme de notre constitution nous force d'acquérir des connaissances politiques, et tous les mystères du gouvernement se découvrent dans les attaques et les défenses de nos ministères. Les lois primitives de la société, les droits des sujets et les prérogatives des rois, ont été savamment traités, quelquefois profondément discutés, et clairement développés.

Ainsi la langue anglaise, étant suffisamment instructive, nous dis- pense de recourir aux écrivains étrangers. N'enorgueillissons pas nos voisins en leur demandant des secours dont nous pouvons nous passer ; ne décourageons pas notre industrie par des difficultés volontaires.

Monsieur,
Les savants se plaignent fréquemment de l'incertitude et des défauts du langage ; cependant il reste encore, chez les Anglais, quelques expressions vagues dont il est nécessaire de fixer le sens et qui produisent des erreurs funestes quand elles sont mal interprétées.

J'ai demeuré célibataire au-delà du temps accoutumé. D'abord l'amour des plaisirs, et ensuite les affaires m'empêchaient de sentir le besoin d'une compagne domestique : mais je me lassais de travailler, et bientôt plus las de ne rien faire, je suivis l'usage commun ; je crus la tendresse et l'enjouement d'une femme propres à dissiper mes ennuis et à charmer mes loisirs.

Un choix longtemps différé se fait ordinairement avec une grande prudence ; je résolus d'imposer silence à l'amour et de ne consulter que la raison pour mon mariage. J'écrivis sur mes tablettes les vertus et les vices des femmes, ainsi que les vices. je considérai que l'esprit était satirique, la magnanimité impérieuse, l'avarice économe, l'ignorance soumise, et après avoir pesé le bien et le mal de chaque qualité, j'employai mes soins et ceux de mes amis à chercher une épouse dans laquelle la nature et la raison eussent atteint cette heureuse médiocrité également éloignée du trop et du trop peu.

Toutes les femmes que l'on m'offrait étaient admirées par les uns et censurées par les autres ; mais enfin il y en eut une qui réunit tous les suffrages. Mademoiselle Gentille me fut universellement vantée comme une bonne personne. Ses biens n'étaient pas considérables, mais si prudemment gérés qu'elle portait de plus beaux habits et voyait plus de monde que les personnes connues pour être deux fois plus riches qu'elle.

Mademoiselle Gentille était bien accueillie partout et se faisait admirer par sa politesse lorsqu'elle recevait compagnie. Chaque jour étendait le cercle de ses connaissances, et tous ceux qui la connaissaient déclaraient unanimement qu'ils n'avaient jamais rencontré une si bonne personne.

Je rendis donc mes soins à mademoiselle Gentille, qui les reçut avec une extrême bonté. Pendant le temps de nos amours, elle ne s'arrogea point le privilège de me donner des ordres rigoureux ni d'être fâchée de mes procédés. Si j'oubliais de remplir ses volontés, elle me rappelait mon devoir avec douceur ; si je manquais à l'heure d'un rendez-vous, j'étais facilement pardonné. Je ne voyais dans notre alliance future qu'un bonheur inaltérable ; je me réjouissais de passer mes jours dans la société d'une aussi bonne personne que mademoiselle Gentille.

L'affaire se conclut bientôt par l'entremise de mes amis et le jour vint où mademoiselle Gentille fut à moi pour toujours. Le premier mois se passa rapidement ; nous reçûmes et nous rendîmes les visites d'usage. La nouvelle mariée remplit avec exactitude toutes les formalités ordinaires et répondit aux félicitations de nos amis d'une manière qui lui mérita le plus grand honneur.

Mais quand nous fûmes rendus à nous-mêmes et que nos plaisirs devinrent réciproques, je commençai de m'apercevoir que j'étais peu fait pour me plaire dans la société d'une bonne personne. Son grand principe est que l'ordre d'une famille ne doit pas être troublé. Chaque instant du jour est consacré à une occupation particulière ; personne ne pourrait lui persuader de se promener dans le jardin à l'heure qu'elle emploie à broder ; ou de passer dans son appartement supérieur le temps qu'elle doit demeurer dans le salon du rez-de-chaussée. Elle se repose régulièrement après déjeuner et après dîner pendant une demi-heure. Tandis que je parle ou que je lis, elle tient les yeux collés sur sa montre, et quand la minute de son départ arrive, elle me quitte au milieu d'une histoire intéressante ou de l'intrigue d'une comédie. Un jour, elle me fit souper au moment où j'examinais une éclipse ; autrefois elle m'ordonna d'aller me coucher lorsque je donnais des ordres dans un incendie.

Elle est si prudente en conversation qu'elle ne me parle jamais qu'en termes généraux, comme si elle craignait de se confier à moi. Elle ne sait point assigner aux personnes leurs différents caractères ; tous ceux dont elle parle sont ou des hommes honnêtes ou des femmes aimables. Elle rit, non par sensation, mais par pratique.

Elle est surtout ennemie jurée de l'orgueil et des caractères bizarres : mais elle a souvent occasion de se plaindre qu'ils soient si fréquents dans le monde. Tous ceux qui n'aiment pas également le bon et le mauvais, le beau et le laid, l'esprit et l'ignorance, qui distinguent l'excellence et la médiocrité, elle les regarde comme des gens d'un mauvais naturel. Elle taxe d'orgueil ceux qui répriment l'impertinence, qui confondent la présomption et qui ne rendent pas des hommages exclusifs à la fortune, sa chère idole.

Elle n'a pour personne une haine ouverte ; car quand elle essuie ou croit essuyer des insultes et des mépris, elle ne les oublie jamais, mais elle dit à tout le monde qu'elle peut facilement les pardonner. Elle n'aime personne de préférence ; car lorsque ses connaissances perdent l'estime publique, elle trouve toujours quelque prétexte pour s'abstenir de les voir ; son affection demeure inaltérable ; mais il est impossible, dit-elle, de se lier avec toute la ville.

Elle exerce journellement sa bienveillance en plaignant les malheurs qui surviennent à ses amis ; elle tremble à toute heure qu'ils ne gagnent un rhume pendant la pluie ; elle montre sa charité en déplorant le nombre des malheureux qui gémissent dans les rues et en s'étonnant que les riches fassent si peu de bien aux pauvres.

Sa maison est élégante, et sa table bien servie, quoiqu'elle ait peu de goût pour l'élégance et que le luxe lui déplaise beaucoup ; mais elle se console en disant que personne ne peut lui reprocher d'avoir des appartements malpropres et de faire mauvaise chère.

Voilà donc, monsieur le Paresseux, ce que c'est qu'une bonne personne ; je l'ai trop bien appris à mes dépens. Je vous fais cette lettre pour détromper ceux de vos lecteurs qui prennent pour termes synonymes, une basse personne et une bonne femme. Cet exemple pourra les prémunir contre la dangereuse erreur où est tombé.

Votre humble serviteur,

Tim Jocrisse

XXI

IL ARRIVE rarement à l'homme d'être content de ses occupations. Ce qu'il fait par nécessité, il le fait souvent contre son inclination : bientôt le dégoût s'empare de lui, et peu à peu l'idée de ses devoirs l'attriste et le révolte. C'est pour cela que nous voudrions tous quitter nos états; les occupations d'un autre genre ne nous plaisent pas davantage; mais nous sommes fatigués des nôtres.

De ce dégoût naturel pour notre état, il s'ensuit que peu d'hommes écrivent leur propre vie. Ils se renfermaient dans leur cabinet et y écrivaient avec plaisir, parce qu'ils pouvaient laisser la plume toutes les fois qu'ils étaient fatigués. Mais un auteur, quelque célèbre et important qu'il soit à ses yeux ou à ceux du public, laisse raconter sa vie à ses successeurs parce qu'il ne peut satisfaire sa vanité qu'en sacrifiant son repos.

On croit communément que l'uniformité de la vie studieuse n'est pas favorable à la narration; mais il faut convenir qu'une grande partie de la vie la plus studieuse se consume sans étude. Un auteur partage la condition commune de l'humanité; il naît et se marie comme un autre homme; il est tourmenté par la crainte, il conçoit des espérances, il essuie des disgrâces, il nage dans la joie, il a des amis et des ennemis, comme un courtisan ou comme un politique. Pourquoi donc sa vie n'exciterait-elle pas autant la curiosité que la caquet d'un boudoir ou les factions d'un camp ?

Rien ne fixe plus l'attention du lecteur que les revers accablants ou les vicissitudes soudaines de la fortune ; or les enfants de la littérature ne peuvent manquer d'intéresser sous ce rapport. Ils sont engagés d'écrire sur des sujets qu'ils ne comprennent point. La publication d'un livre est une époque de laquelle on date l'accroissement ou la diminution de leur renommée. La succession des batailles forme la vie des héros ; la succession des livres forme celle des auteurs.

Les succès et les disgrâces ont les mêmes effets dans toutes les conditions. Les riches sont craints, détestés et flattés ; mais on évite, on plaint et l'on méprise les malheureux. Dès qu'un ouvrage est publié, l'écrivain peut juger de l'opinion du monde. Si ces amis s'attroupent autour de lui dans les lieux publics, s'ils le saluent d'une extrémité de la rue à l'autre, si chacun s'empresse de l'inviter à dîner, si les dames lui parlent malgré la mesquinerie de ses habits, si les laquais le servent avec une respectueuse attention, il peut être sûr que quelque colporteur littéraire a vanté sa nouvelle production.

Les symptômes de la renommée défaillante sont aussi faciles à observer. Quand un auteur malheureux entre dans un café, on ne l'aborde point : s'il fait une visite à un libraire, les commis lui tournent le dos. Mais le plus fatal de tous les pronostics, c'est quand ses confrères lui parlent des critiques malveillants, du mérite négligé, du mauvais goût actuel et de l'impartialité des siècles à venir.

Tout cela, varié et modifié par les circonstances et les événements, formerait des scènes très amusantes, et pourrait récréer les esprits qui n'aiment ni les conspirations, ni les batailles, ni les intrigues d'une cour, ni les débats d'un parlement. On y peindrait les changements successifs qui se manifestent sur les traits d'un patron ; le premier feu dont l'adroite flatterie enflamme les joues, l'attachement qu'elle affecte de montrer, les promesses et les louanges magnifiques qu'elle prodigue ; ses excuses sur un délai et ses lamentations sur sa feinte inhabilité. On y peindrait enfin la froide séparation d'un protecteur et d'un protégé, quand l'un se lasse d'être persécuté et l'autre de solliciter.

C'est ainsi que l'on néglige des mines fécondes pour bouleverser les titres vermoulus d'une famille qui, par hasard, a produit un soldat ou un ministre, pour grossir une bibliothèque d'inutiles in-folio, de paperasses diplomatiques qui ne seront jamais lues, et qui ne contribueront nullement à l'extension des connaissances humaines.

J'espère que les savants apprendront à connaître ce qu'ils peuvent et ce qu'ils valent ; j'espère qu'au lieu d'abandonner l'honneur d'écrire leur vie à des panégyristes souvent inattentifs à leur mérite, ils se détermineront enfin à se rendre justice eux-mêmes.

Le Paresseux / The Idler,
essais de Samuel Johnson (1709-1784),
parus d'abord, à Londres, dans l'hebdomadaire
The Universal Chronicle, or Weekly Gazette,
sont parus dans la traduction française
de M. Varney, chez Maradan, à Paris, en 1790.

ISBN : 978-2-89854-394-4
© Vertiges éditeur, 2024

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2024

– 2 395 e lecturiels –

Lecturiels

www.lecturiels.org